

# L'ILLUSTRATION

## JOURNAL UNIVERSEL

N° 2924

SAMEDI 11 MARS 1899

La reproduction des matières contenues dans L'ILLUSTRATION est interdite.

Prix du Numéro : 75 centimes.

*L'ILLUSTRATION ne publie d'insertions payantes que dans l'emplacement réservé aux annonces, sur les feuilles de garde et de couverture paginées à part.*

### ABONNEMENTS

#### FRANCE

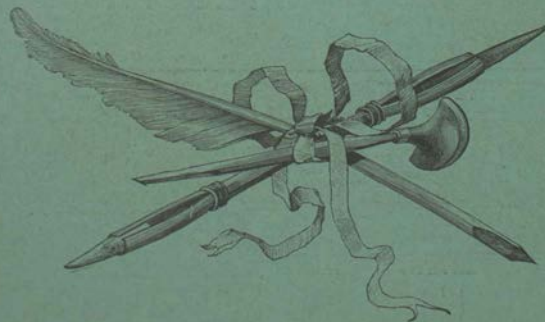
PARIS, DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE

Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. — Trois mois, 9 fr.

#### ÉTRANGER

PAYS FAISANT PARTIE DE L'UNION POSTALE

Un an, 44 fr. — Six mois, 22 fr. — Trois mois, 11 fr.



## PARIS

BUREAUX : 13, RUE SAINT-GEORGES

TROUSSEAUX 1.500 F.  
TROUSSEAUX 2.000 F.  
TROUSSEAUX 3.000 F.

# GRANDE MAISON DE BLANC

6, BOULEVARD DES CAPUCINES, 6 - PARIS

TROUSSEAUX 5.000 F.  
TROUSSEAUX 8.000 F.  
TROUSSEAUX 10.000 F.

**ACATÈNE**  
SUR  
**PNEUMATIQUE**  
"LABRADOR"  
**METROPOLE**

## DENTS BLANCHES

Pâte  
Dentifrice Glycérine

*S'en servir une fois c'est l'adopter.*

**GELLÉ FRÈRES, Parfumeurs**  
6, Avenue de l'Opéra, PARIS

L'ÉCONOMIE PAR LA QUALITÉ

## F. PINET

44, Rue de Paradis, 44, PARIS

**CHAUSSURES**  
QUALITÉ SUPÉRIEURE

Se trouvent dans les principales maisons de toutes les villes.

Envoi Franco du Catalogue

La Reine de Besançon  
A LA MAISON DE CONFIANCE

FABRIQUE D'HORLOGERIE  
**A. BARTHET, à Besançon (Doubs),**  
Horloger de la Marine.  
MÉDAILLE D'OR, BOURGOGNE 1895.

Tout argent 15<sup>fr</sup>; Nickel, depuis 5<sup>fr</sup>.

FABRICATION IRREPROCHABLE  
Spécialité Chronomètres avec Bulletin d'Observatoire, liv. au fatal. d'essai.

## MARIAGES

Les plus belles chemises de cérémonies se trouvent à la  
**GRANDE CHEMISERIE de L'HOTEL-DE-VILLE**  
PARIS — 68, rue de Rivoli. — PARIS

LE GRAND VIVIER DE ROSCOFF expédie  
**LANGOUSTES, HOMARDS, TURBOTS**  
1<sup>er</sup> choix, par colis post. dans toutes directions, aux prix les plus modérés. — Fraicheur garantie. — Adresser lettres et commandes : **BLONDEAU, ROSCOFF.**

### LA SEMAINE COMIQUE, par Henriot.

En province :  
— Vous étiez à Paris?... Il paraît que ça a été splendide?  
— Magnifique... un soleil... une foule... il n'y manquait que des confetti...

— Les affaires ne marchent pas.  
— Il faut faire de la publicité!  
— J'en fais... l'autre jour j'ai envoyé une couronne...

— C'est papa qui l'a dit : M. Félix Faure est au ciel et M. Loubet est à l'enfer.

— Ce que vous vouliez dire à M. le président de la République est important?  
— Je vous crois... je tenais à lui dire que c'était moi, hélas! qui fournissais les guêtres blanches...

— Qu'est-ce qui sépare la France de l'Espagne?  
— Le caractère de ses généraux.

LA PIÈCE 6 fr

## RASOIR MAJESTY

Raso Agréable, Garantie supérieure.  
Le plus apprécié par les Coiffeurs.

— EN VENTE PARTOUT — AGENT : **LEON PELLERAY, Paris.**

## BIÈRE F. POUSSET

10, Rue Say, Paris  
Ci-devant : 42, Rue Le Peletier.  
**R. CADRO, Succ<sup>r</sup>**

LIVRAISONS À DOMICILE  
en fûts ou par Paniers de 15 boîtes.  
Téléphoner (n° 153-15) à  
**F. POUSSET, Bière en Gros**  
10, Rue Say  
LA BOUTEILLE : 0,75

## VERRES ISOMETROPES

EXPÉRIENCE FAITE PAR LES RAYONS X

Avec le verre ordinaire se fluorescences troublant la vue.  
Avec le verre isométrique aucun trouble de la vue.

Seul Dépôt à PARIS : **FISCHER, 19, Avenue de l'Opéra.**  
Prix 6 fr. LA PAIRE 12 fr. — EXIGER LA MARQUE

## SI VOUS TOUSSEZ

COQUELICOTS JOHN TAVERNIER  
LES SEULS EFFICACES

REFUSEZ LES CONTREFAÇONS. Les Tablettes COQUELICOTS MARQUÉES AU NOM de l'inventeur JOHN TAVERNIER sont SEULES EFFICACES contre le rhume.

GOUTTE, RHUMATISME, GRAVELLE URIQUE  
Guéris par simple application  
REMEDÉ EXTERNE  
**ARTHRITINE**

DÉPOT pour la vente au détail  
Ph. D<sup>r</sup> LAFAY, 54, Chaussée-d'Antin, et princ. pharm.  
Prix du flacon, 10 fr. — Demi-flacon, 5,50  
DÉPOT GÉNÉRAL, vente en gros, 51, rue Spontini

## POUR MAIGRIR

Thyrodine Bouty  
NOTICE FRANCO Laboratoire: L.R. Châteaudun, Paris

GRAND CHIENNIER MODÈLE  
Maison AARON  
19, rue de Solé, LEVALLOIS-PERRET

VENTE DE CHIENS  
De toutes races

Fournisseur des Cours de RUSSIE, d'ESPAGNE, PORTUGAL, etc.

Fruit laxatif rafraîchissant  
contre  
**CONSTIPATION**

Hémorroïdes, Bile, Embarras  
gastrique et intestinal, migraine  
en provenant

PURETÉ ABSOLUE AROME EXQUIS

# CAFES CARVALHO

EN VENTE par boîtes cachetées dans toutes les bonnes Maisons.  
Exiger le Nom et la Marque — SIÈGE SOCIAL: 26, Rue Cadet, Paris.

**NEURALGIES MIGRAINES. — Guérison immédiate**  
par les Pilules Antineuralgiques du D<sup>r</sup> CRONIER  
Boîte: 2 fr. (envoi P.) — Ph<sup>o</sup> 23, Rue de la Monnaie, Paris

SI VOS CHEVEUX TOMBENT  
faites usage du merveilleux  
**PETROLE HAHN**  
Pharmaciens, Parfumeurs, Coiffeurs.  
PARIS, L. FÉRET, 20-22, Rue Richer.  
LYON, VIBERT, Concessionnaire Général.

## TAMAR INDIEN GRILLON

Vente en Gros : 33, rue des Archives, Paris  
Détail dans toutes les Pharmacies

SANTÉ et FRAICHEUR assurées  
par l'usage pour la TOILETTE de  
**PHÉNOL-BOBŒUF**  
1 & 2 cuillerées par litre d'eau.  
50 ANS de SUCCÈS. RECOMP. MONTYON  
Médaille d'Honneur. — Partout 1<sup>fr</sup> 50

guérit radicalement par la  
**DIABÈTE**  
Avec cette mixture, point de régime à suivre.  
**(le malade boit et mange ce qui lui plaît.)**

Brochure explicative gratis et franco sur demande à  
M. G. MARTIN, Pharmacien de 1<sup>re</sup> Classe, à Sarlat (Dordogne)

**COMPTOIR NATIONAL d'ESCOMPTE de PARIS**  
LETTRES de CREDIT | Le COMPTOIR NATIONAL d'ESCOMPTE délivre des Lettres de Crédit circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants; ces Lettres de Crédit sont accompaniées d'un carnet d'identité et d'indications et obéissent à des règles d'écritures.

L'ILLUSTRATION est composée avec les caractères de la fonderie TURLOT

Ordonnance du Corps Médical  
**TRAITEMENT le plus efficace de l'ASTHME**  
par la Poudre de D<sup>r</sup> CLÉRY, de MARSEILLE  
Envoi gratis d'une boîte d'essai.

24<sup>e</sup> ANNÉE 1<sup>er</sup> par AN  
Renseignements aux toutes Valeurs  
Publication de tous les Tirages

**LA BOURSE POUR TOUS**

JOURNAL FINANCIER HEBDOMADAIRE  
27, Boulevard Poissonnière, Paris.

**PÂTES ALIMENTAIRES**  
AU CHAR DE CÉRÉS

EXIGER LA MARQUE SUR TOUTES LES BOITES

AFFECTIONS DES BRONCHES

**SIROP et PÂTE de PIERRE LAMOUREUX**  
Entrepôt Général : 45, Rue Vauvilliers, PARIS (près l'Église Saint-Eustache). — Dépôt dans toutes les Pharmacies.

AFFECTIONS DE LA GORGE

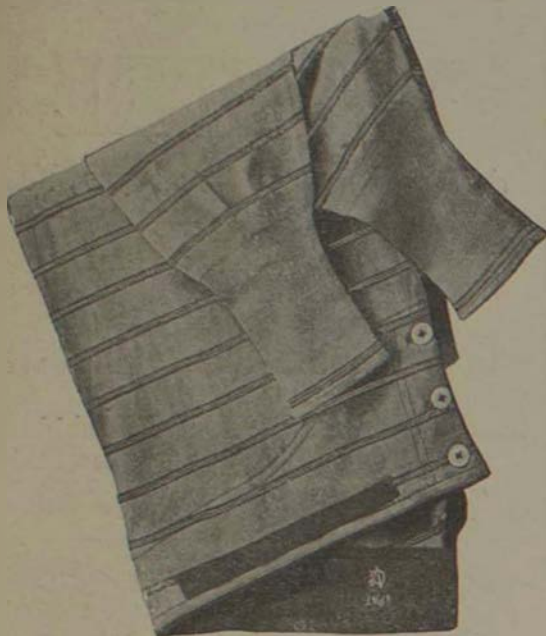


# ROYAL HOUSE

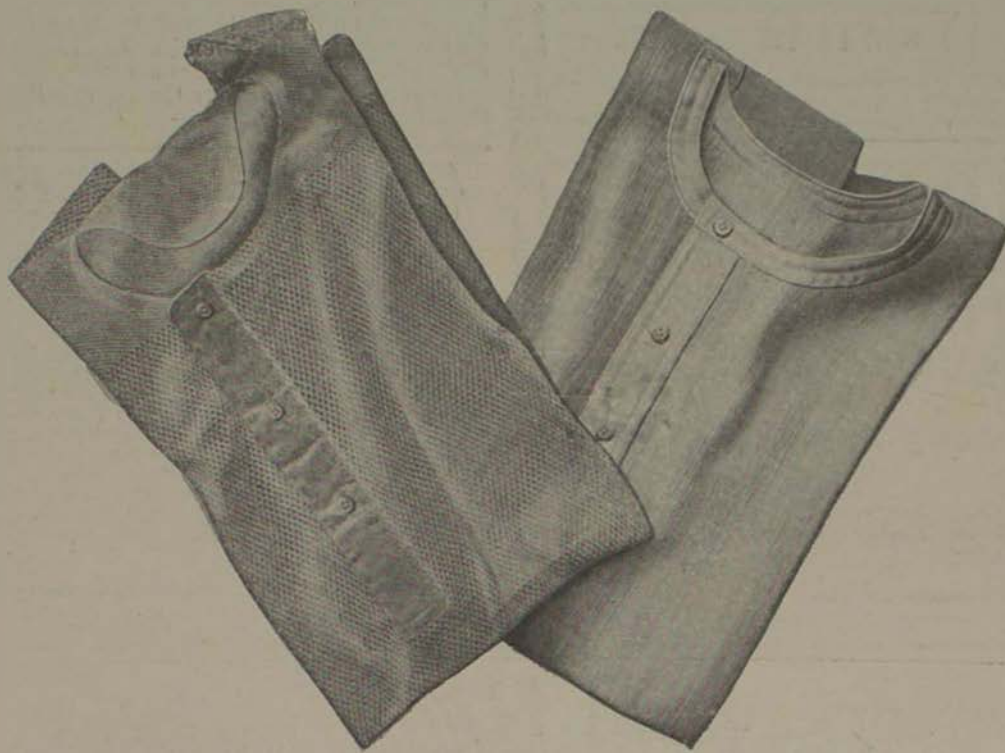
A. LABBEY

5, PLACE DE LA BOURSE. — 24, RUE DE LA BANQUE

*Crousseaux de Luxe pour Hommes et Jeunes Gens*



625. — Coton sur fond bleu, rayures or ou rouge.  
7 fr. 75



626. — Gilets coton sur fond bleu, rayures or ou rouge.  
Manches ou 1/2 manches. 6 fr. 75



613. — Laine très belle qualité fond noir. 12 fr. 75

420. — Gilets laine, à jours. 5 fr.  
— Mi-soie — 6 fr. 50  
1/2 manches.

414. — Crêpes sans manches..... 5 fr. 75  
— 1/2 manches..... 6 fr. 75  
— Manches longues..... 7 fr. 75



616. — Coton noir  
revers laine.  
6 fr. 75

618. — Fil d'Écosse noir.  
Revers dessins broderies.  
8 fr. 50

617. — Coton noir.  
Revers dessins broderies.  
5 fr. 50



614. — Écossais. Qualité extra. 16 fr.



418. — Fil d'Écosse sur fond noir.  
9 fr. 50



422. — Coton India Gauze. Blanc.

Gilets manches longues. La boîte de 6..... 25 fr. 50  
— 1/2 manches..... 22 fr. 50  
Caleçons..... 27 fr. "



419. — Fil d'Écosse sur fond noir.  
Manches ou 1/2 manches..... 8 fr. 50

*Le Catalogue illustré est adressé franco sur demande. — La Maison n'a de succursale ni à Paris ni dans les Départements.  
Nos expéditions se font contre remboursement, et franco au-dessus de 25 francs.*

**QUESTION PROTOCOLAIRE**  
 Lorsqu'on vient d'installer un Président nouveau :  
 « Quel savon prendrons-nous ? » dit-il au protocole.  
 Et Crozier, simplement : « La question est drôle ;  
 Le règlement prescrit toujours l'exquis Congo. »  
*Jules Beril au parfumeur Victor Vaissier.*

**BLANCHISSEZ VOS TRAITES BISTRÉS,**  
 rajeunissez-les instantanément à l'aide de la *Fleur de Pêche*, poudre de riz essentiellement hygiénique de la *Parfumerie exotique*, 35, rue du 4-Septembre. Boîtes à 3 fr. 50 et 6 fr. Franco mandats-poste 50 cent. en plus. — Eviter les contrefaçons.

**NE TEIGNEZ PAS** vos cheveux avec des eaux, mais recolez-les à sec avec la *Poudre Capillas*, Parfumerie Ninon, 31, rue du 4-Septembre. 5 fr. franco mandat 5.50.

**TRAVAUX MANUELS** 23, Quai Voltaire, PARIS. Catalogue gratuit.

**Vin de Vial**  
 ALIMENT PHYSIOLOGIQUE COMPLET

Le rôle thérapeutique du Vin de Vial est d'assurer la nutrition pendant la maladie et le rapide relèvement des forces dans la convalescence; pour les anémiques, les adolescents et les vieillards, c'est l'Aliment rénovateur par excellence.

**LITS, FAUTEUILS, VOITURES et APPAREILS MECANIQUES**  
 Pour Malades et Blessés  
**DUPONT** Fournisseur des Hôpitaux,  
 10, Rue Hautefeuille, PARIS

Transport du lit au fauteuil. Voltaire articulé avec tablette-apui pour malade oppressé.

**FARINE LACTÉE NESTLÉ**

**ALIMENT COMPLET POUR LES ENFANTS**

MAISON H. NESTLÉ — A. CHRISTEN  
 16, Rue du Parc-Royal, PARIS  
 Dépôt dans toutes les Pharmacies et grandes Epiceries.

**Le moteur Loyal.** 204, Rue St. Maurice, Paris.

**QUINQUINA DUBONNET**  
 Apéritif, Tonique et excite l'Appétit. — Se trouve partout.

**ZURICH SOCIÉTÉ SUISSE d'ASSURANCES GÉNÉRALES**  
 SUR LA VIE HUMAINE  
 Assurances Vie — Dotales — Rentes Viagères  
 PARIS, 97, Rue Saint-Lazare.

**SULFURINE BAIN SULFUREUX SANS ODEUR**  
 Hygiénique, Fortifiant, Antirhumatismal

Souplesse et Beauté de la Peau  
 Le bain de Sulfurine peut être pris chez soi, sans baignoire spéciale. — Prix : 1 fr. 25  
 P<sup>h</sup> LANGLEBERT, 35, r. des Petits-Champs, Paris et les Phies

Recueil général des Tarifs des Chemins de fer de l'Algérie et de la Tunisie pour les transports à grande et à petite vitesse des voyageurs, marchandises, messageries, valeurs, denrées, voitures, animaux, etc., établi d'après les documents officiels. Un volume in-4° Jésus, avec une belle carte des chemins de fer de l'Algérie et de la Tunisie, prix 6 francs.  
 En vente à la LIBRAIRIE CHAIX, rue Bergère, 20, Paris.

**UN HASARD PROVIDENTIEL**  
 vient de faire découvrir, dans un vieux couvent de Jérusalem, un manuscrit renfermant les Recettes de ces merveilleux Remèdes des Templiers, ayant obtenu jadis ces guérisons presque miraculeuses (dans les Maladies de Poitrine, de l'Estomac, de la Vessie, du Cœur, de la Peau, la Goutte, les Rhumatismes, l'Anémie, la Chlorose, etc., etc.) qui font encore l'étonnement des savants de ce siècle. Ni poisons, ni produits nuisibles n'entrent dans la composition de ces remèdes, si simples qu'ils permettent à chacun d'être son propre médecin et celui de sa famille.

M. MALAPERT, à Maiche (Doubs), dépositaire de ce précieux manuscrit, prenant pour sienne la devise de ces moines médecins, offre la brochure explicative à toute personne qui joint à sa demande, 0 fr. 45 c. en timbres-postes.

**SACHETS-FLEURS**  
 ORIZA L. LEGRAND

Le Parfum des Fleurs-Sachets est trop concentré pour être respiré comme celui des Fleurs naturelles. — Le but visé est de parfumer les Appartements et les objets soumis à leur contact.

Parfumerie L. LEGRAND, 11, Place de la Madeleine, PARIS

**LE VÉRASCOPE**  
 BREVETÉ EN TOUS PAYS  
 ou Jumelle stéréoscopique  
 MERVEILLE PHOTOGRAPHIQUE inventé et construit par JULES RICHARD Ingén'-const' Fondateur et Succ' de la Maison RICHARD Frères 8, impasse l'essart — PARIS —

Prix : 175 fr. — Envoi franco de la Notice illustrée

**LAURENOL**  
 LE MEILLEUR ANTISEPTIQUE  
 GUÉRIT : Plaies, Ulcères, Brûlures, etc.  
 INDISPENSABLE POUR LA TOILETTE DES DAMES  
 Le plus Puissant Désodorisant  
 LE MEILLEUR MARCHÉ  
 Toutes Pharmacies. — Bureau : 8, rue Hérod, PARIS

**LAURENOL**

**CHAPEAU LEON** INVENTEUR du **CHAPEAU LIEGE** ANTI-NEURALGIQUE. 35 GR<sup>mes</sup>. — PARIS. VICHY. NICE. MONTE-CARLO. **LEON**, 21, Rue Caenou, PARIS.

**EAU DENTIERICE DU DOCTEUR PIERRE**  
 8, PLACE DE L'OPÉRA, PARIS

PRÉPARATION HYGIÉNIQUE CÉLÈBRE PAR SES QUALITÉS Antiseptiques et Aromatiques EN VENTE PARTOUT

**LA VUE CONSERVÉE**  
 et AMÉLIORÉE par les LUNETTES et PINCE-NEZ à DEROGY, Opticien  
 VERRES ACHROMATIQUES 31 et 33, Quai de l'Horloge, PARIS.

MANUFACTURE SPÉCIALE D'APPAREILS & ACCESSOIRES POUR LA PHOTOGRAPHIE de Stéréoscopes et Monocles

**H. MACKENSTEIN**  
 15, rue des Carmes, 15, PARIS  
 FOURNITURE GÉNÉRALE  
 Envoi du Catalogue sur demande.

**CLASSEURS-GLOBE** pour lettres, en toutes dimensions et prix variant de 5 FRANCS à 1,000 FRANCS.  
**BUREAUX DERBY** à fermeture ondulée et articulée enclanchant tous les tiroirs.  
**FAUTEUILS A BASCULE.**

**H.P. MOORHOUSE**  
 29, rue des Petites-Écuries PARIS

Catalogue sur demande. Fabrication américaine.

Ah! Ah! la goutte!... pincée! enfoncée!! noyée!!!

**LA GRANDE SOURCE de VITTEL**

doit être à tous les repas, l'eau de régime des **ARTHRITIQUES**  
 Goutte — Gravelle — Diabète  
 Calculs et Sables biliaires

**ORGUES** 81, Rue Lafayette PARIS  
**ALEXANDRE** Catalogue illustré franco

**SOULAGENT** IN STANTANÉMENT ASTHME SIFFLEMENTS, GOUTTES de TOUX, PLUS de NUITS AGITÉES  
 3<sup>e</sup> Flacon de 35. P<sup>h</sup> BÉRAL, 14, R<sup>ue</sup> de la Paix, Paris. Catalogue franco sur demande.

**POUR IMPRIMER SOI-MÊME**  
 Écriture, Plans, Dessins  
 48 ANNÉES DE SUCCÈS  
 Médailles à toutes les Expositions  
 Demander Spécimens et Prix  
 au Bureau des Établissements de Presses  
 RAGUENEAU, 11, R. des TOURNELLES, PARIS

**DIABETE.** Sucre Edulcor LE SEUL PERMIS

**ERNEST DIAMANT** du CAP-IMITATION  
 Boulevard des Italiens, 24. — PRIX BON MARCHÉ

**PARFUM des FEMMES de FRANCE**  
 VIVILLE, 24, Avenue de l'Opéra, PARIS.

**ASTHME** Catarrhe de la Gorge par les Cigarettes **ESPIC**  
 (Boîte 2 fr.) par la Poudre

**JAMBON** MARQUE "GENUINE" **COLEMAN**  
 Bâtir la Marque

**CHRONOMETRE "Le Royal"**  
 Remontoirs Inerte de Précision avec V<sup>m</sup> de Garantie 10 ans  
 Acier 21'50; Vieux Arg. 22'50; Arg. 28'50  
 Envoi DIRECT de L'UNION FRANÇAISE des OUVRIERS HORLOGERS de BESANCON  
 Catalogue illustré gratuit et F<sup>o</sup> sur demande.  
 DIRECTION : 2, Rue St-Antoine, à BESANCON.

**EAU DE TOILETTE**  
 LUBIN  
 Parfumerie Lubin

**PARFUMERIE LUBIN**  
 11, Rue Royale, Paris.

**LOUIS SOURY**  
 FABRICANT BIJOUTIER, JOAILLIER, ORFÈVRE, HORLOGER  
 2, Place de la Madeleine. — Fabrique : 30, Rue de Provence

# L'ILLUSTRATION

## LA CATASTROPHE DE TOULON



Effets de l'explosion sur des arbres situés aux environs de la poudrière N° 1. — (Phot. M. Bar.)



Un groupe de maisons de Lagoubran. — Phot. M. Bar. — (Voir l'article, page 153.)

## COURRIER DE PARIS

La semaine dernière, j'ai passé quarante-huit heures à une soixantaine de lieues de Paris. La petite ville laborieuse et paisible, se mirant dans sa rivière claire bordée de peupliers, semblait absolument étrangère à toutes nos agitations. Cependant, j'y rencontrais quelques personnes très averties, qui m'entreprirent au sujet des derniers événements politiques. J'avais la prétention de fournir à ces provinciaux des informations de première main : quelle présomption ! C'est de leur bouche que je reçus une leçon d'histoire contemporaine.

— Ah ! Monsieur, me dit l'un d'eux, vous devez avoir besoin de vous reposer dans notre tranquille cité, après les terribles journées auxquelles vous avez assisté.

Et, comme j'esquissais un geste de surprise :

— Ces Parisiens, continua-t-il, affectent de ne s'étonner de rien : mais nous savons à quoi nous en tenir. Nous lisons les journaux, Monsieur !...

Alors, pour me montrer à quel point il était bien informé, il me dépeignit en traits puissants, l'aspect sinistre de Versailles, le jour du Congrès, la terrible émeute déchainée dans la capitale par l'élection de M. Loubet ; il me raconta le complot formidable couvant dans les flancs du volcan sur lequel naviguait imprudemment le char de l'Etat, les conspirateurs démasqués, les perquisitions domiciliaires révélant des choses !...

J'étais tellement abasourdi en présence de ce fantastique tableau où, par une anomalie contraire aux lois ordinaires de l'optique, la distance produisait un effet de grossissement, que, moi qui arrivais de Paris, j'avais l'air d'un revenant de Pontoise.

— Ne pensez-vous pas, murmurai-je timidement, qu'il y a en tout cela quelque exagération ?

Mais mon interlocuteur, très sévère :

— Vous autres, vous êtes vraiment insupportables, avec votre scepticisme !

Il avait peut-être raison.

« Malgré les temps troublés que nous traversons... » telle est, depuis plus d'un an, une des formules adoptées par les réclamisistes habiles à forcer l'attention du public en serrant de près l'actualité. On nous apprend ainsi que, malgré ces temps troublés, les amateurs préfèrent toujours l'apéritif Machin à tous les produits similaires, que les romans du célèbre Chose ne comptent pas un lecteur de moins, etc., etc.

S'il fallait prendre au pied de la lettre ces affirmations optimistes, la période historique « que nous traversons » serait tout à la fois profondément troublée et extraordinairement prospère. Simple coïncidence ou relation de cause à effet, il y aurait là un phénomène digne d'exercer la sagacité des économistes. Mais les données du problème manquent peut-être un peu d'exactitude, et c'est pourquoi, je crois, il est oiseux d'en chercher la solution.

La réclame, sans doute excellente pour faire prendre une pâte pectorale en affirmant une supériorité qui n'est pas contrôlable, se dépense parfois en efforts coûteux et inutiles dès qu'il s'agit de nous imposer un homme, grand artiste ou grand écrivain. Sur la foi des journaux, nous avons cru à la venue d'un musicien génial qui allait tout bouleverser dans son art et nous inonder de torrents d'harmonie. L'abbé Perosi arrivait précédé du tonnerre d'applaudissements que ses messes et ses oratorios avaient fait éclater en Italie. On le disait tout jeune, — vingt-cinq ans à peine, — et déjà père d'une œuvre immense. Bach, Hændel, Palestrina, Pergolèse et Wagner lui-même, du séjour des ombres heureuses, leur dernière demeure, envoyaient un salut de respect au jeune maître qui résumait enfin dans une forme immortelle l'art sublime dont ils avaient exprimé les premiers balbutiements...

Après audition du chef-d'œuvre, il a fallu déchanter : *La Résurrection du Christ* n'a pas produit, au Cirque-d'Été, l'impression foudroyante qu'on en attendait, et voici le maestro passé au rang de musicien « intéressant » et « en somme très estimable surtout à cause de sa sincérité ».

— Monsieur l'abbé, il me semble qu'un bon éreintement préventif vous eût été plus profitable. Demandez plutôt à vos compatriotes Mascagni et Puccini. Pour avoir été déclarées à l'avance

œuvres futiles et de médiocre écriture, *Cavalleria Rusticana* et la *Vie de Bohème* ne s'en portent pas plus mal.

Je pense, d'ailleurs, avec Joseph Prud'homme, que la réclame est une arme à deux tranchants ; à la manier maladroitement on risque de se couper les doigts. C'était trop, vraiment trop de tapage pour un oratorio, dans une ville où les chefs-d'œuvre de la musique religieuse ne trouvent pas d'auditeurs, quand par hasard on essaye de les faire entendre.

Et puis je ne trouve pas que la publicité ait été judicieusement employée. En France, nous ne nous laissons pas prendre aux gros coups de tam-tam, aux inondations subites d'annonces dithyrambiques. La réclame porte tous ses fruits, chez nous, quand elle procède avec discrétion et continuité. L'abbé Perosi eût dû s'inspirer de l'exemple de l'illustre virtuose Paganini. Le « Diou » du violon s'était fait annoncer pendant trois ans avant de venir donner son premier concert ; et il ne jouait pas d'oratorios, et il était en réalité un dieu dans son genre.

On a été surpris, sinon choqué, de lire sur l'affiche des Variétés le nom de M. Henri Lavedan, suivi de la désignation de la qualité dont il a été fraîchement orné : membre de l'Académie française. Pourquoi pas ? Les collègues de l'auteur de *Vieux Marcheur* ne sont-ils pas en général de vieux messieurs plus aptes que d'autres à goûter la saveur des imaginations du nouvel élu ? Rien d'extraordinaire à ce que M. Lavedan ait placé son ouvrage sous l'invocation de l'Académie. C'était politesse due à l'illustre compagnie qui lui fit l'honneur de l'admettre « dans son sein » ; c'était en outre une façon galante de l'initier à la connaissance de certains mots, peut-être un peu déviés de leur sens habituel, et dont l'Académie ne doit pas ignorer le dernier avatar. Que penserait-on de son dictionnaire, dans deux ou trois siècles, époque présumée de l'impression de la lettre M, si le symbolisme élevé de l'épithète : *Marcheur* (vieux) n'y était pas commenté avec la hauteur coutumière aux rédacteurs de cet imposant ouvrage ?

Nos descendants auront d'autant plus besoin d'être exactement renseignés à ce sujet que le mot n'est sans doute pas appelé à survivre à l'époque qui l'a vu naître. Du train dont marchent nos jeunes artério-scléreux, il n'est pas probable qu'ils fassent souche de « vieux marcheurs ». Hâtez-vous donc, Messieurs de l'Académie, d'aller vous instruire aux leçons, si amusantes d'ailleurs, de votre nouveau collègue.

M. le duc de Broglie, de l'Académie française, est de ceux que la nouvelle pièce de M. Henri Lavedan, académicien, n'a probablement pas satisfaits. Et l'on cite de lui une parole plutôt dure, et qui n'est pas dure que pour M. Lavedan.

C'était à la Comédie-Française ; on parlait dans un groupe où l'éminent écrivain se trouvait, des dernières pièces jouées, le *Berceau*, *Ohello*.

— Gens de talent, assurément, fit le duc avec le petit ricanement qu'on connaît ; gens de beaucoup de talent, mais dont l'Académie ne voudra pas... Il n'y a pas de saletés dans leurs pièces.

Notre gouvernement, dit-on, refuse à Ranavalo l'autorisation de visiter Paris, avant son intermède en Algérie. J'aime à croire que cette visite n'est que différée et qu'en retenant à Marseille, ces jours-ci, la reine de Madagascar, on a voulu simplement lui épargner l'humiliation de voir les Parisiens partager leur curiosité entre une Majesté authentique, quoique déchue, et la reine pour rire de la Mi-Carême. Si le désir exprimé par l'ex-souveraine se heurtait à une interdiction définitive, il n'y aurait plus qu'à prononcer la faillite de la vicieuse galanterie française.

Malgré l'incontestable et légitime influence de M. Rodin sur la statuaire moderne, nous avons encore des sculpteurs qui sculptent, j'entends des artistes qui se complaisent à l'œuvre entreprise, ne la lâchant et ne la montrant que lorsqu'il n'y a plus un coup de ciseau à donner. M. Barrias est du nombre ; il compte exposer au salon de cette année, à la date anniversaire de la naissance de notre grand poète lyrique, un Victor Hugo complètement extrait de sa gaine de marbre, et entouré des figures symboliques de l'Épopée, du Drame, de l'Ode et de la Satire qui lui font cortège.

On critiquera sans doute beaucoup ce bel ensemble sculptural ; les snobs ne pourront pas s'extasier sur les sous-entendus qu'eux seuls compren-

nent, puisqu'il n'y aura pas de sous-entendus. Victor Hugo nous sera montré tout entier, dans la parfaite intégrité du corps qu'il eut de son vivant : ce ne sera ni un cul-de-jatte, ni un manchot ; il n'aura pas l'air d'un prisonnier du rocher de Guernesey, en rupture de bloc. De la sculpture en relief plein, alors ? Hélas ! oui.

Au concours agricole, dans un groupe d'éleveurs notoires.

— Et l'ami X... fait quelqu'un. Pourquoi n'est-il pas venu, cette année ?

Un concurrent, tirant une bouffée de sa pipe :

— Il n'ose pas. Il paraît qu'il a beaucoup maigri.

Un peu plus loin, deux critiques connus se promènent le long des cages où gloussent les dindons magnifiques, où chantent, piaillent, roucouillent les volailles et les oiseaux de toutes provenances, et de tous formats. C'est un vacarme charmant, et comme un épanouissement de vie joyeuse.

L'un des deux hommes se penche à l'oreille de l'autre :

— Et dire que nous allons [...] de la peinture à la place de tout ça !

Avançons toujours...

Dans une salle où la volaille fait défaut, des hommes sont assis, tête nue, autour d'une tribune où s'agit un monsieur à figure triste et rasée. Le monsieur parle, parle, au milieu du vacarme, et sa voix aigre domine difficilement tant de cris d'animaux. Il a très chaud ; son pince-nez lui glisse sur le nez. Il exprime je ne sais quelles opinions sur le régime des mélasses, et les auditeurs arrondissent les mains autour des oreilles, en cornet, pour ne rien perdre de ce qu'il dit. Conférence, ou boniment de foire ? A vingt mètres, on ne sait pas de quoi il s'agit, mais un huissier goguenard nous renseigne.

— C'est leur congrès, dit-il aux gens qui passent, et se sauvent.

— Et qui est-ce qui parle ?

— M. Viger, ministre de l'agriculture.

Sainte simplicité !

Cueilli dans le dernier fascicule de la *Revue géographique contemporaine* :

M. MENDÈS (CATULLE) poète, romancier, critique dramatique et musical, né à Bordeaux le 22 mai 1841, selon le dictionnaire Vapereau et plusieurs biographes, et en 1843, d'après d'autres.

On comprendrait ces incertitudes, s'il s'agissait d'un poète du quinzième siècle ; mais M. Mendès est vivant ; il demeure à Paris, à une adresse connue, et on le rencontre au théâtre à peu près tous les soirs. Il semble que la question de savoir exactement quel âge il a ne devrait pas jeter ses historiens en un tel trouble... L'érudition moderne a résolu des problèmes plus compliqués.

## NOTES ET IMPRESSIONS

## ACADEMICA

De tous les biens que nous tenons de la patrie, le plus grand, c'est la patrie elle-même.

DU C D'AUMALE.

Au fond, les lettres et les arts ont le même objet, qui est de répondre à notre insatiable besoin d'échapper à la réalité.

EUGÈNE GUILLAUME.

Jamais l'étude n'a nui au développement des facultés naturelles, et jamais le génie n'a été enchaîné par les entraves de la science.

EUGÈNE GUILLAUME.

La première condition pour diriger les autres est de savoir d'abord se diriger.

ALFRED MÉZIÈRES.

L'académicien chargé de recevoir le nouvel élu, c'est un cornac qui présente au public un animal rare et de grand prix.

G. VALBERT (CHERBULIEZ).

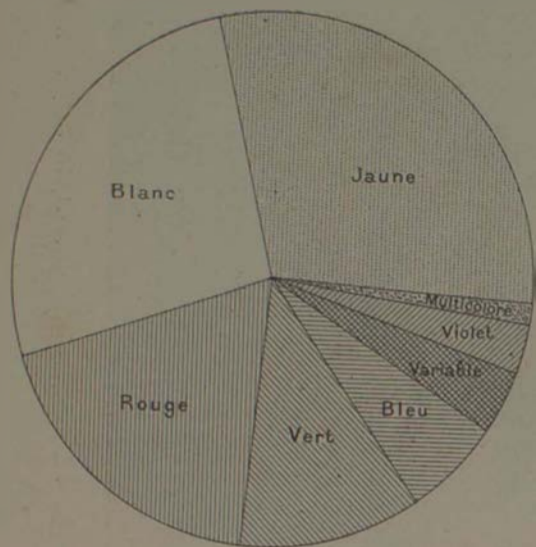
Pour le maintien des formes et des tours du langage national, la place Maubert et la rue Mouffetard ont plus fait que l'Académie.

L'Académie donne un rare exemple à toutes nos institutions : celui de se conserver en se renouvelant.

G.-M. VALTOUR.

LA COULEUR DES FLEURS DE FRANCE

Je me suis amusé, — si on peut appeler cela un amusement, — à compter combien il y a, de par toute la France, de périodiques s'occupant de botanique : je n'en ai pas trouvé moins de cent et j'en oublie certainement. Or, dans ces cent journaux, — dont certains paraissent depuis cinquante ans, — j'ai en vain cherché des renseignements sur la couleur des fleurs de notre cher pays. Quelle est la couleur la plus commune? Quelle est la couleur la plus rare? Les botanistes, qui cependant ne laissent pas passer un poil sans le cataloguer, sont muets sur ce point.



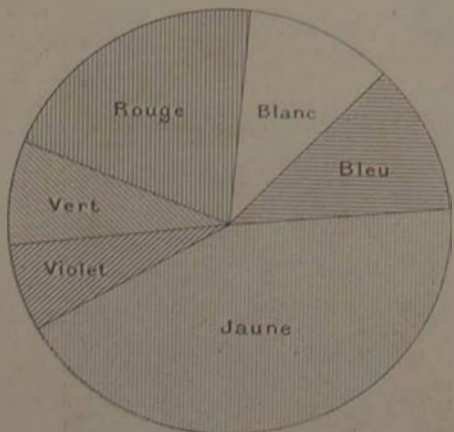
Graphique résumant la proportion de la couleur des fleurs en France.

Comme la chose m'intéressait à divers points de vue, dont l'un des moindres n'était pas celui de renseigner les lecteurs de l'Illustration, — amis du pittoresque, — je me suis livré à un travail de bénédictin dans les Flores et les Herbiers à l'effet d'établir une statistique de la couleur des fleurs de France. Mon travail est aujourd'hui terminé, — enfin! — et je vais en faire connaître ici les résultats les plus intéressants pour le grand public.

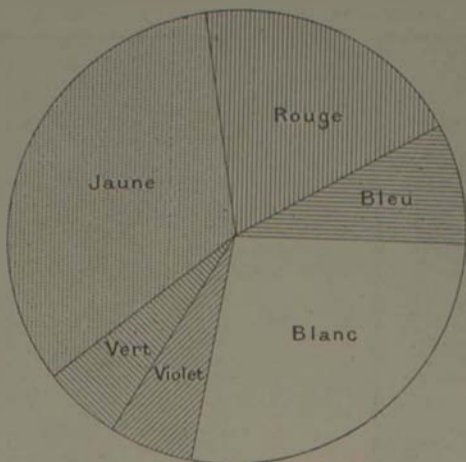
Il est inutile de dire que cette statistique, bien que faite très minutieusement, n'a pas une exactitude absolue, car 1°, les noms des couleurs n'ont pas une définition bien précise; et 2°, la teinte des fleurs n'est pas toujours très facile à évaluer. Pour fixer les idées d'une manière suffisamment précise, j'ai employé trente-trois noms de teintes dont je vais donner de chacune un exemple :

- 1° Bleu (Dauphinelle); 2° Bleuâtre (Mâche); 3° Bleu pâle (Nigelle); 4° Blanc (Nénuphar blanc); 5° Blanchâtre (Bourdaïne); 6° Blancrosé (Guimauve); 7° Blanc rougeâtre (Renoncule à feuille de rue); 8° Blanc jaunâtre (Tilleul); 9° Blanc verdâtre (Honckeneja); 10° Rouge (Pivoine); 11° Rose (Rose); 12° Purpurin (Ononis fructifera); 13° Rouge vineux (Papaver hybride); 14° Rouge clair (Alium vineale); 15° Rougeâtre (Epimedium alpinum); 16° Pourpre (Fumaria spicata); 17° Rouge brun (Nonnea pulla); 18° Rose pourpré (Dianthus caesus); 19° Rose violet (Geranium pusillum); 20° Vert (Hellebore verte); 21° Verdâtre (Vigne); 22° Jaune (Renoncule âcre); 23° Jaune clair (Ajonc); 24° Jaunâtre (Nerprun); 25° Jaune soufre (Ranunculus ophioglossifolius); 26° Jaune orangé (Hypocoum); 27° Jaune verdâtre (Erable faux platane); 28° Violet (Violette odorante); 29° Violacé (Geranium phœum); 30° Lilas (Cardamine des prés); 31° Violet pourpre (Geranium tuberosum); 32° Variable; 33° Panaché.

J'ai été obligé de mettre un certain nombre de fleurs dans ces deux dernières divisions faute de pouvoir les mettre ailleurs. C'est ainsi que parmi les fleurs « variables » se placent le Pavot qui peut être rouge, violet, blanc ou rosé, le Mouron rouge, qui est souvent bleu, et le Myosotis versicolor qui doit précisément son nom spécifique à la multiplicité de ses teintes.



Prés et Champs.



Rochers et Montagnes.

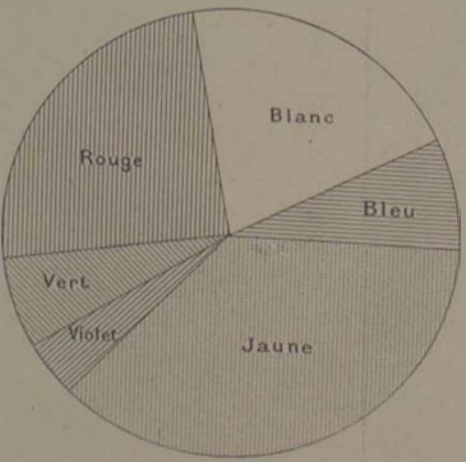
Quant aux fleurs « Multicolores », elles peuvent l'être de différentes façons : le Marronnier d'Inde a des fleurs blanches tachées de rouge et de jaune, le Silene nocturna a des fleurs, blanches en dessus et verdâtres en dessous; le Sainfoin a des fleurs roses striées de rouge, etc.

Ceci dit, voici quel est le nombre des couleurs des fleurs croissant spontanément sur le sol français.

Bleu.....	116	Rose pourpré.....	23
Bleuâtre.....	29	Rose violet.....	27
Bleu pâle.....	12	Vert.....	16
Blanc.....	485	Verdâtre.....	297
Blanchâtre.....	70	Jaune.....	600
Blanc rosé.....	29	Jaune clair.....	39
Blanc rougeâtre.....	4	Jaunâtre.....	106
Blanc jaunâtre.....	43	Jaune soufre.....	2
Blanc verdâtre.....	56	Jaune orangé.....	21
Rouge.....	69	Jaune verdâtre.....	46
Rose.....	289	Violet.....	59
Purpurin.....	6	Violacé.....	29
Rouge vineux.....	4	Lilas.....	29
Rouge clair.....	2	Violet pourpre.....	5
Rougeâtre.....	29	Variables.....	136
Pourpre.....	40	Multicolores.....	68
Rouge brun.....	16		

En réunissant sous un même nom les teintes les plus voisines, la couleur des fleurs de la Flore française est, par ordre de fréquence décroissante :

- 1° LES JAUNES avec 814 représentants.
- 2° LES BLANCHES — 687 —
- 3° LES ROUGES — 505 —
- 4° LES VERTES — 313 —
- 5° LES BLEUES — 157 —
- 6° LES VARIABLES — 136 —
- 7° LES VIOLETTES — 122 —
- 8° LES MULTICOLORES — 68 —



Endroits incultes.

Ainsi, les fleurs jaunes sont de beaucoup les plus communes. Les fleurs violettes sont les plus rares.

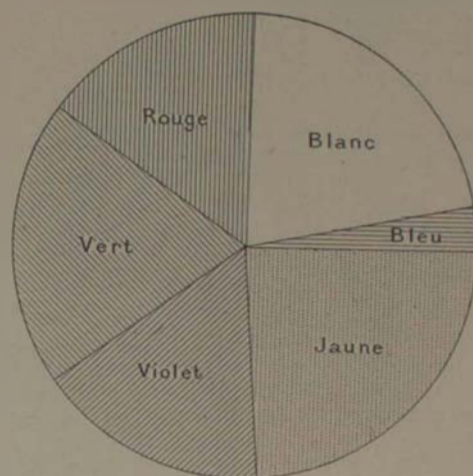
J'ai voulu savoir à ce propos ce qu'on pensait dans le public du sujet qui nous occupe. Je me suis livré à une enquête en demandant à beaucoup de personnes : quelle est la couleur de fleurs la plus commune en France? Le plus grand nombre m'ont répondu : les fleurs bleues et un nombre presque aussi grand m'ont dit : les fleurs violettes. Or, ainsi que nous venons de le dire, ces deux teintes sont précisément les plus rares. Peu de personnes m'ont cité les fleurs rouges et les fleurs blanches. Pas une ne m'a parlé des fleurs vertes ni des fleurs jaunes, ces dernières étant en réalité les plus communes!

Nous n'avons parlé jusqu'ici que des fleurs considérées dans la France entière. Il nous faut maintenant l'envisager dans les relations avec les localités. Pour nous faciliter la besogne, nous classerons les dernières sous six rubriques principales, lesquelles correspondent à des régions suffisamment naturelles. De plus, nous supprimerons les fleurs à couleur « variable » et celles dites « multicolores » pour les reporter à leur teinte la plus commune ou dominante.

Voici un tableau résumant la statistique :

	Rochers et Montagnes.	Bois et Forêts.	Endroits humides.	Prés et champs.	Endroits incultes.	Bords de la mer.
Bleu...	72	49	10	106	62	5
Blanc...	223	184	109	219	172	36
Rouge..	163	97	62	188	199	26
Jaune...	276	158	107	297	301	33
Vert....	45	40	142	78	55	39
Violet...	48	34	8	59	33	26

Ce tableau montre que la répartition des couleurs dans chacune des localités n'est pas la même que celle qui se rapporte à la statistique générale. C'est ainsi que les fleurs jaunes ne gardent leur suprématie que dans les Rochers et Montagnes, ainsi que dans les Prés et Champs et surtout les Endroits incultes,



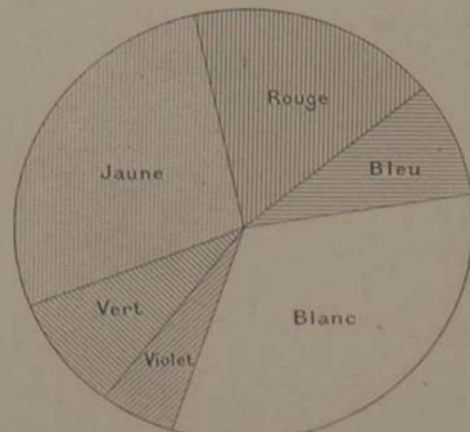
Bords de la mer.

tandis que dans les Bois et Forêts, les fleurs les plus nombreuses sont les blanches. Dans les Endroits humides et les Bords de la mer, la suprématie appartient aux fleurs vertes.

Quant à la deuxième ligne, elle appartient aux fleurs blanches dans les Rochers et Montagnes, aux fleurs jaunes dans les Bois et Forêts, aux fleurs blanches, dans les Prés et Champs, aux fleurs rouges dans les Endroits incultes, aux fleurs blanches dans les Endroits humides et également aux fleurs blanches sur les Bords de la mer.

Enfin, les fleurs les moins nombreuses sont partout les violettes, sauf dans les Montagnes où elles sont remplacées — mais si peu — par les vertes, et surtout aux Bords de la mer où les fleurs bleues sont les plus rares.

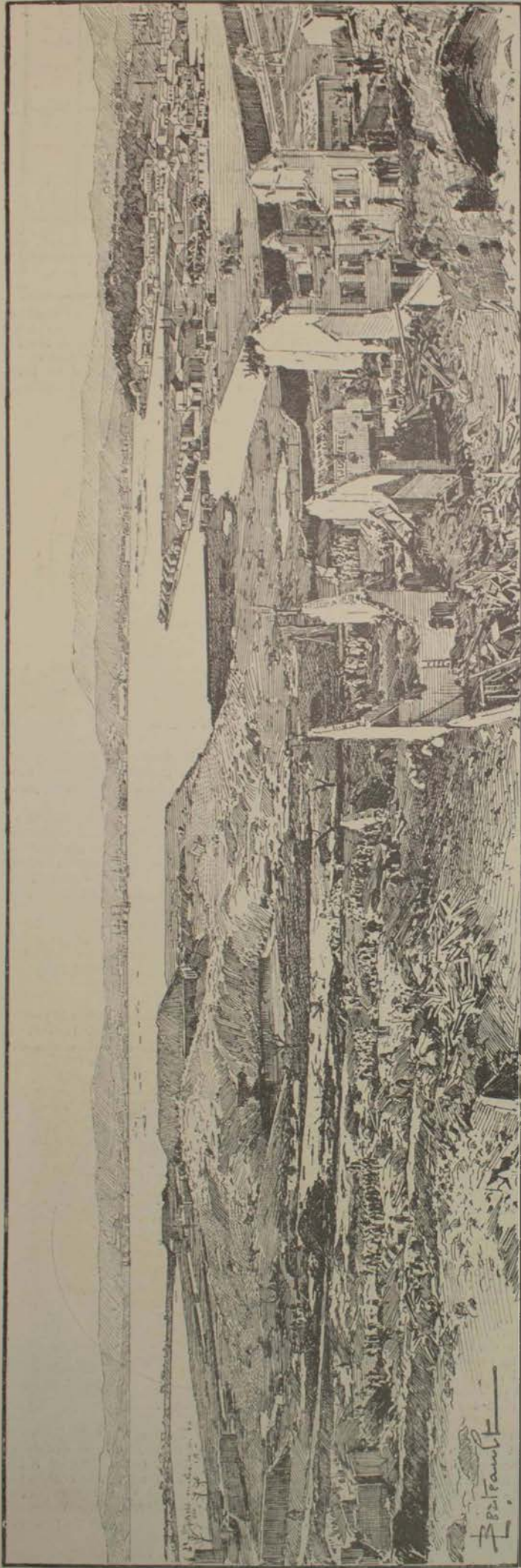
Rappelons aussi, en terminant, que, ainsi que M. Gaston Bonnier l'a montré, les fleurs de la plaine sont sensiblement plus pâles, quoique conservant la même teinte générale que celles des mêmes espèces croissant dans les montagnes.



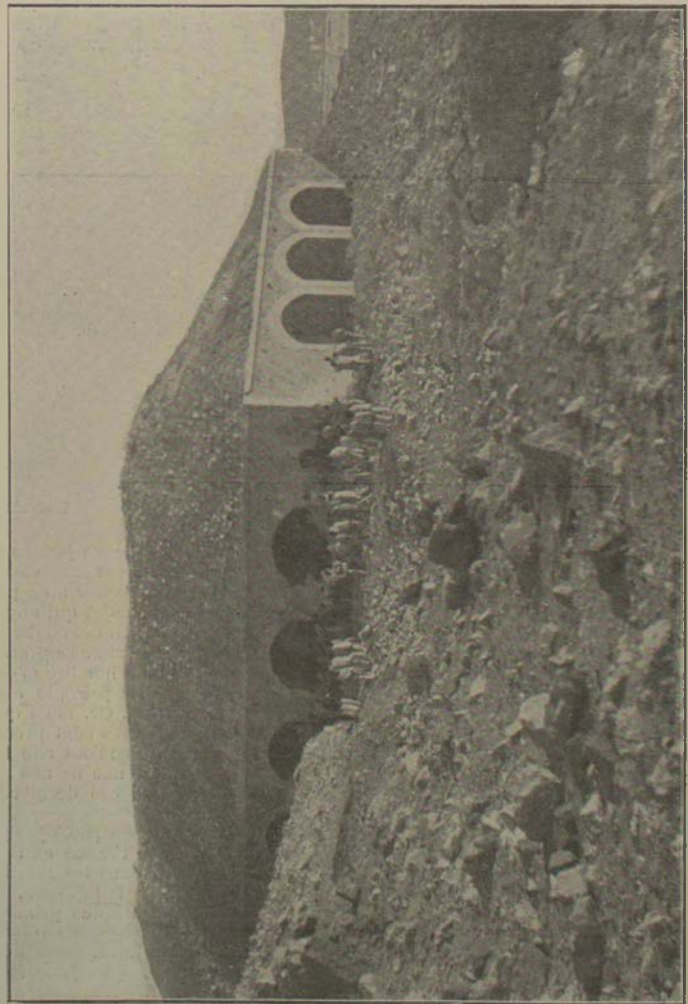
Bois et Forêts.

Remarquons enfin que la France n'a actuellement aucune fleur symbolique: si un jour elle se décide à en prendre une, elle devra, pour se conformer à la couleur locale, choisir une fleur jaune. Mais comment faire un choix parmi les huit cent quatorze espèces ayant cette teinte qu'elle possède? Cruelle énigme, mais joli sujet pour un plébiscite! Moi, je vote pour le Souci.

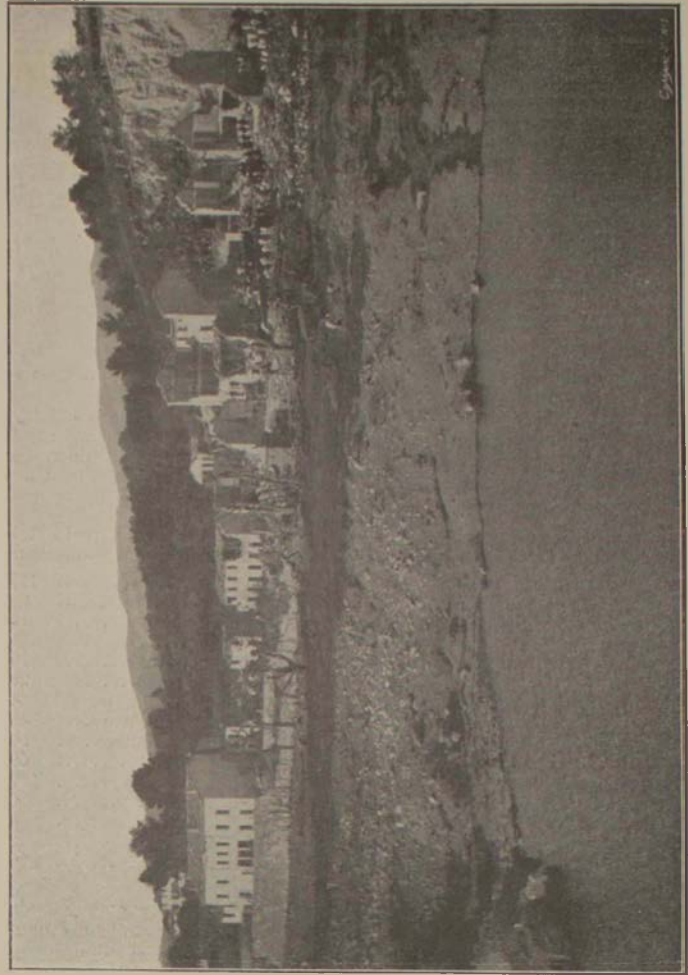
HENRI COUPIN.



Panorama du théâtre de la catastrophe. — (Phot. Bougaull).



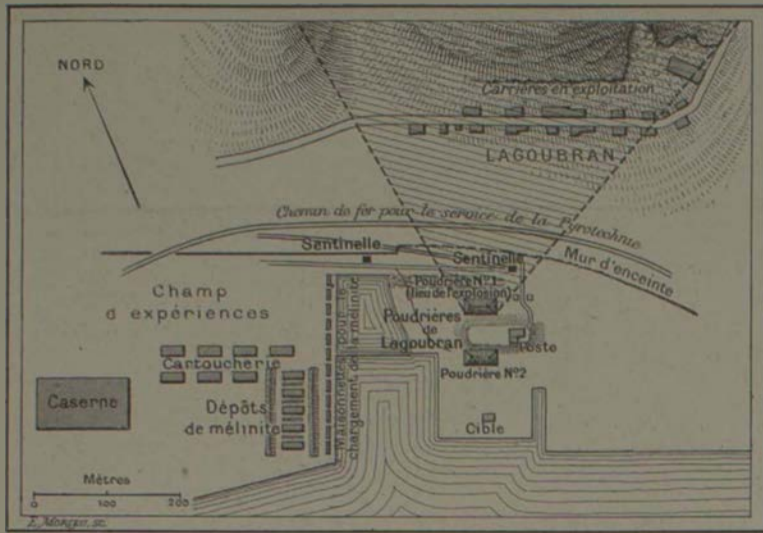
La poudrière N° 2.



Le village vu de l'emplacement de la poudrière N° 1.

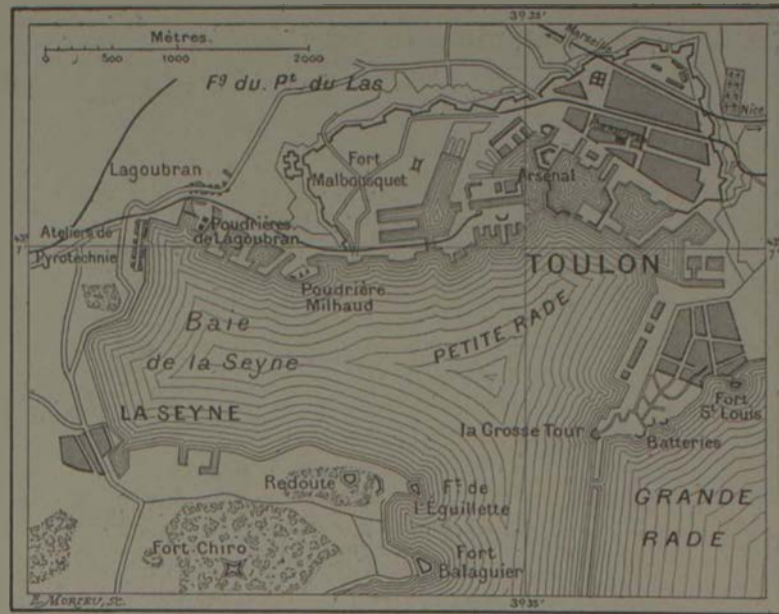
(Photographies M. Bar.)





Plan du théâtre de la catastrophe.

La partie teintée indique la zone le plus gravement ravagée.



L'emplacement des poudrières dans la rade de Toulon.

L'EXPLOSION DE TOULON

C'est à 2 h. 15 exactement, dans la nuit du 5 au 6 mars, qu'a sauté la poudrière de Lagoubran, située au nord de la baie de la Seyne, à 3 kilomètres de Toulon. Cette explosion n'a eu d'autres spectateurs que les sentinelles en faction autour du mur d'enceinte. Mais ces soldats n'ont pu dire ce qu'ils ont vu : ils sont morts. Les autres victimes, militaires ou civiles, de la catastrophe ont été frappées dans leur lit, dans leur sommeil; celles qui survivent n'ont été témoins que d'un écroulement subit et d'un indescriptible fracas. On demande à ces pauvres gens des récits. Que peuvent-ils raconter, sinon leur tragique aventure individuelle?

Ce que fut cette formidable déflagration de près de 200 tonnes de poudre, il n'est possible de s'en faire une idée qu'en examinant ses effets dévastateurs.

Le 5 mars, la poudrière, ou plutôt les poudrières jumelles de Lagoubran s'élevaient parallèles entre le village du même nom et la baie. La photographie ci-contre de la poudrière n° 2, demeurée indemne, pourrait représenter également la poudrière n° 1; elles étaient identiques; toutes deux construites d'énormes blocs scellés par une maçonnerie exceptionnellement solide, toutes deux recouvertes d'une couche épaisse de terre soigneusement désherbée.

Entre elles se dressait un monticule rocheux sur lequel s'élevait le poste. Un fossé, bordé d'arbres et que l'on était en train de combler avec de la vase, les séparait de la terre ferme. Puis venaient un mur de clôture, une voie ferrée allant de l'arsenal de Toulon à la Pyrotechnie et à la Seyne, des jardins en pente, la route de Toulon à la Seyne bordée des maisonnettes composant le village de Lagoubran, enfin des collines dans lesquelles des carrières en exploitation avaient taillé de véritables falaises. A l'est, des fosses d'immersion pour les bois; à l'ouest les ateliers de pyrotechnie, cartoucheries, dépôts de mélinite, etc.

Le 6 mars, l'aspect des lieux est modifié comme après un cataclysme. A la place de la poudrière n° 1, on ne voit plus qu'un trou rempli d'eau, la mare qui occupe le premier plan sur la troisième photographie de la page ci-contre. Au nord de cette mare, plus d'enceinte, plus de chemin de fer, plus de route: un chaos duquel émergent seulement des troncs d'arbres ébranchés, mutilés, et des pans de mur indiquant l'emplacement des maisons les plus solidement construites du petit village de Lagoubran. Seule, la silhouette de la colline n'a pas changé. A droite, à gauche, on voit aussi des dégâts; des pierres énormes gisent dans les champs; des toitures sont crevées. Mais il apparaît nettement que presque toute la force de l'explosion s'est manifestée dans la direction du nord, ainsi que l'indique le secteur grisé du plan ci-dessus.

Ce fut comme la décharge d'une colossale bouche à feu. Le monticule auquel était adossé au sud la poudrière n° 1 forma en quelque sorte culasse. La déflagration s'étant produite à l'intérieur de la nef, la première poussée des gaz se porta vers le mur nord, percé de portes, offrant par conséquent une moins grande résistance. En arrière, c'est-à-dire du côté sud, il n'y eut pour ainsi dire que deux fuites: l'une atteignit le poste, le rasa, tua les soldats d'infanterie de marine qui s'y trouvaient, et détruisit l'habitation contiguë du garde d'artillerie qui par miracle s'en tira sain et sauf avec sa femme et son enfant; l'autre égratigna assez sérieusement l'angle nord-est de la poudrière n° 2, mit en pièces une dragueuse dans un bassin et alla jeter bas quelques-unes des maisonnettes utilisées pour le chargement des projectiles à la mélinite. A l'est et à l'ouest, les murs cédèrent, se rompirent en blocs de forte taille qui furent repoussés jusqu'à une centaine de mètres. La voûte et la terre qui la recouvrait sautèrent simplement en l'air pour retomber sur place. Tout cela aurait été peu grave en somme sans la pro-

jection irrésistible qui se détermina dans la direction nord, c'est-à-dire malheureusement vers le village. Le mur, soulevé jusqu'au plus profond de ses fondations, fit balte. La terre dans laquelle il s'enfonçait fut arrachée. La vase du fossé à moitié comblé grossit la masse. Et le tout, comme une avalanche qui aurait escaladé la pente, fonda sur les maisons de Lagoubran. Il fallut les falaises de la colline pour arrêter l'élan de la trombe furieuse.

Il faisait nuit noire au moment de la catastrophe. Les heures qui suivirent furent atroces: cris d'agonie, fuite de blessés affolés, appels des premiers sauveteurs, exclamations d'horreur à chaque découverte d'un nouveau cadavre, confusion inévitable dans l'organisation des secours à la leur insuffisante des torches. Puis ce fut l'arrivée des populations de Toulon et de la Seyne, réveillées en sursaut par la détonation et guidées par l'énorme panache de fumée qui planait sur le lieu du sinistre. Jusqu'au centre de Toulon, la commotion avait été assez forte pour briser toutes les vitres que ne protégeaient point des volets. Un point noir sur la carte ci-dessus indique l'emplacement d'un magasin de la rue Nationale dont toutes les glaces ont été mises en miettes.

La série de photographies que nous reproduisons constitue la description la plus fidèle et la plus navrante du désastre causé par l'explosion. Soldats et officiers des garnisons de Toulon et de la Seyne ont accompli pendant trois jours la plus pénible des corvées, celle de la recherche des cadavres, dont un grand nombre étaient enfouis sous un mètre et demi de terre, de vase, de débris de toute nature.

54 morts, une centaine de blessés, dont plus de 30 très grièvement, tel est le bilan officiel de la catastrophe. Ensevelis dans de pauvres bières d'hôpital faites de planches mal jointes, les morts ont eu, mardi dernier, des funérailles solennelles, auxquelles a pris part toute la ville en deuil.

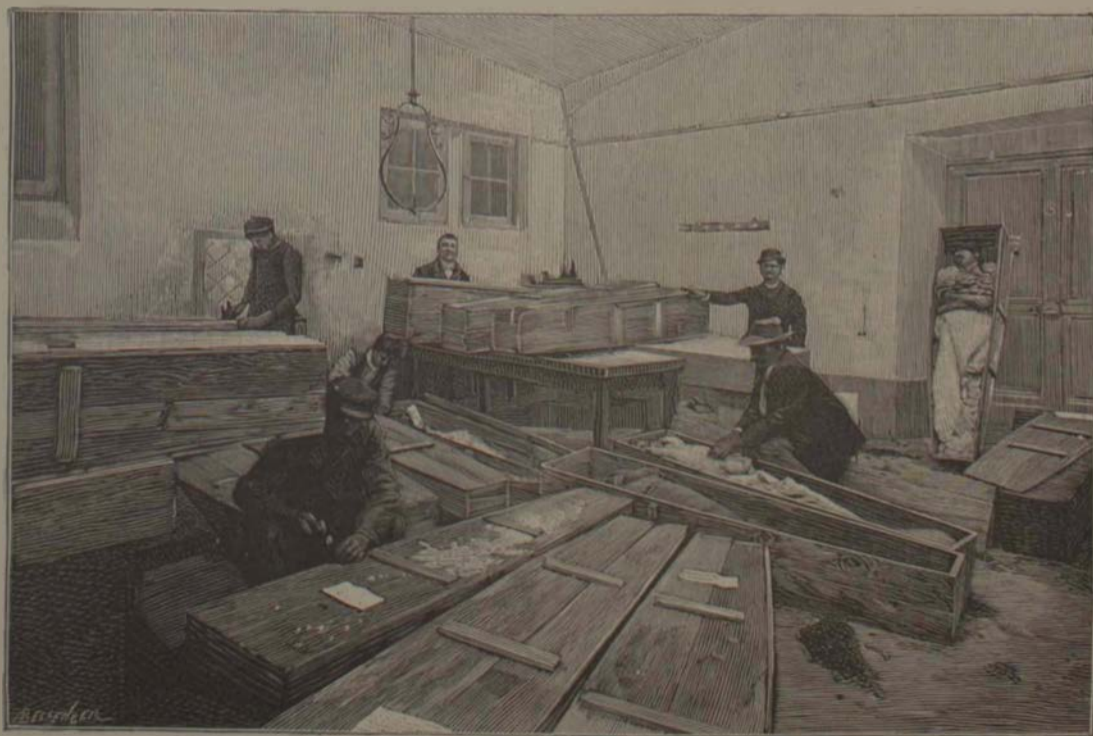
Il reste à indemniser matériellement les survivants et à rechercher les causes de l'explosion. L'enquête sur ce dernier point présentera, cela n'est pas douteux, les plus grandes difficultés, puisqu'à l'endroit où le sinistre s'est produit il n'y a plus que le néant. On a généralement cru d'abord à un accident purement fortuit, provoqué par la désagrégation spontanée d'une certaine quantité de poudre. Il semble cependant étrange que, si les explosifs modernes sont aussi facilement inflammables sans cause apparente, la poudrière n° 2 dont une porte a été défoncée, où des caisses de poudre et de projectiles ont été basculées, n'ait pas explosé à son tour.

D'autre part, on aurait, paraît-il, au lendemain du désastre de Lagoubran, découvert jusqu'à deux tentatives criminelles dirigées contre un autre des dépôts d'explosifs de Toulon. Des détails précis bien qu'in vraisemblables ont été publiés, confirmés par le rapport officiel d'un chef de poste.

Les faits réels ont-ils été grossis par l'affolement d'une population civile et militaire à qui l'explosion de dimanche a révélé quels dangers permanents la menacent? Faut-il croire au contraire à une série de monstrueux attentats dont l'un aurait été consommé? On ne peut écarter sommairement ni l'une ni l'autre hypothèse.

Mais, quelle que soit la cause reconnue du désastre de Lagoubran, il faut avouer que la situation des Toulonnais, qui vivent parmi des milliers de tonnes de terribles explosifs, est peu enviable. Que la poudre soit susceptible de s'enflammer d'elle-même à l'improviste dans les poudrières, ou qu'il soit possible à une main criminelle de glisser dans une caisse de dynamite un détonateur. Toulon court le même risque: celui de se réveiller un jour, comme Pompéi, sous les cendres des volcans artificiels qui l'entourent. On ne voit pas de remède pratique, et surtout immédiat, à cet inquiétant état de choses.

P. MOROGES.



La mise en bière des victimes. — (Phot. Bouguault.)



Aspect d'ensemble du village de Lagoubran après l'explosion. — (Phot. M. Bar.)



LA CATASTROPHE DE TOULON. — La recherche des victimes sous les décombres. — (Phot. M. Bar.)

## LES CENDRES DE TURGOT

Le 1<sup>er</sup> mars, sur des indications fournies par M. de Ricaudy, la commission municipale du « Vieux Paris » a fait procéder à des fouilles dans la chapelle de l'hôpital Laënnec (ancien hospice des Incurables), pour rechercher l'emplacement de la tombe de Turgot. Pratiques en présence de M. le Dr Napias, directeur de l'Assistance publique, et des survivants les plus directs de la famille, la marquise Turgot, MM. de Montagnac et Dubois de l'Estang, ces fouilles ont abouti à la découverte non seulement de la dépouille mortelle du célèbre ministre de Louis XVI, mais encore des restes de son père, Michel-Etienne Turgot, qui fut prévôt des marchands de Paris, et de deux de ses parents : Antoine Turgot, intendant de Limoges en 1671, et Jacques Turgot, intendant de Normandie et conseiller d'Etat aux finances sous Louis XIII, un des fondateurs de l'hospice des Incurables.

D'après une tradition recueillie et publiée il y a quelques années par M. Léon Say, le corps de l'illustre homme d'Etat avait, disait-on, été exhumé jadis et transféré à Bons, dans le Calvados. Chargé dernièrement par la commission du « Vieux Paris » de vérifier l'exactitude de cette version, un architecte de la Ville, M. E. Coyecque, ne trouva en Normandie aucune trace du transfert.

D'autre part, d'après les actes mortuaires de 1781, communiqués à M. de Ricaudy par le garde général des archives, M. Servois, le grand Turgot avait été inhumé dans la chapelle de l'établissement hospitalier de la rue de Sèvres.

On résolut donc, d'abord avec la famille, de faire lever la dalle scellée dans le parement, près de l'autel de gauche. Cette opération mit à découvert quatre cercueils de plomb, parmi lesquels celui du ministre, portant l'inscription suivante :

CY GIT  
TRÈS HAUT ET TRÈS PUISSANT SEIGNEUR  
ANNE-ROBERT-JACQUES TURGOT, CHEVALIER  
MARQUIS DE LAUNE, MINISTRE D'ÉTAT  
ANCIEN CONTROLEUR GÉNÉRAL DES FINANCES  
NÉ LE 10 MAY 1727 ET DÉCÉDÉ LE 18 MARS 1781  
REQUIESCAT IN PACE

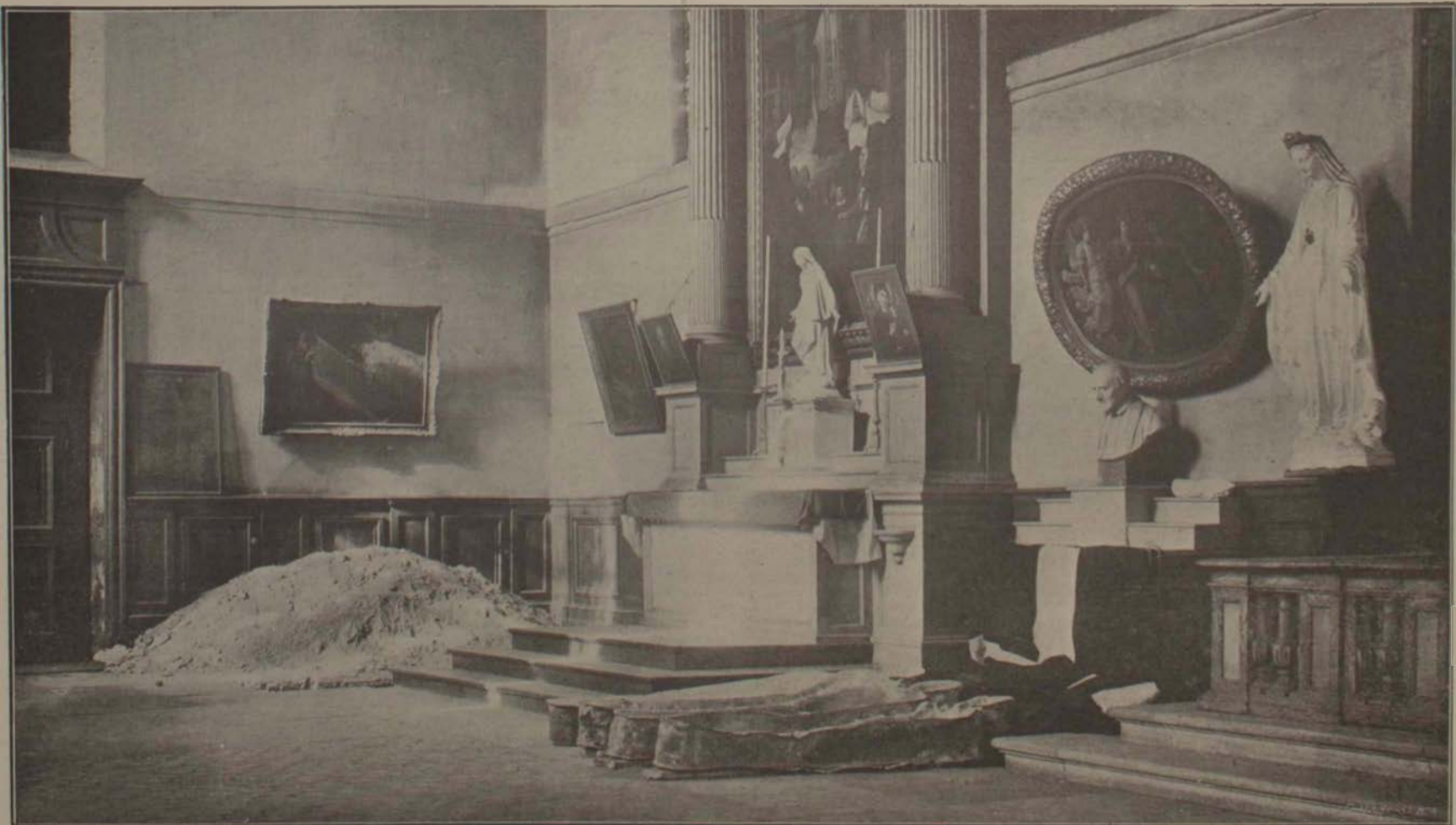
L'inscription du père, Michel-Etienne Turgot, prévôt des marchands, est ainsi libellée :

Cy gist

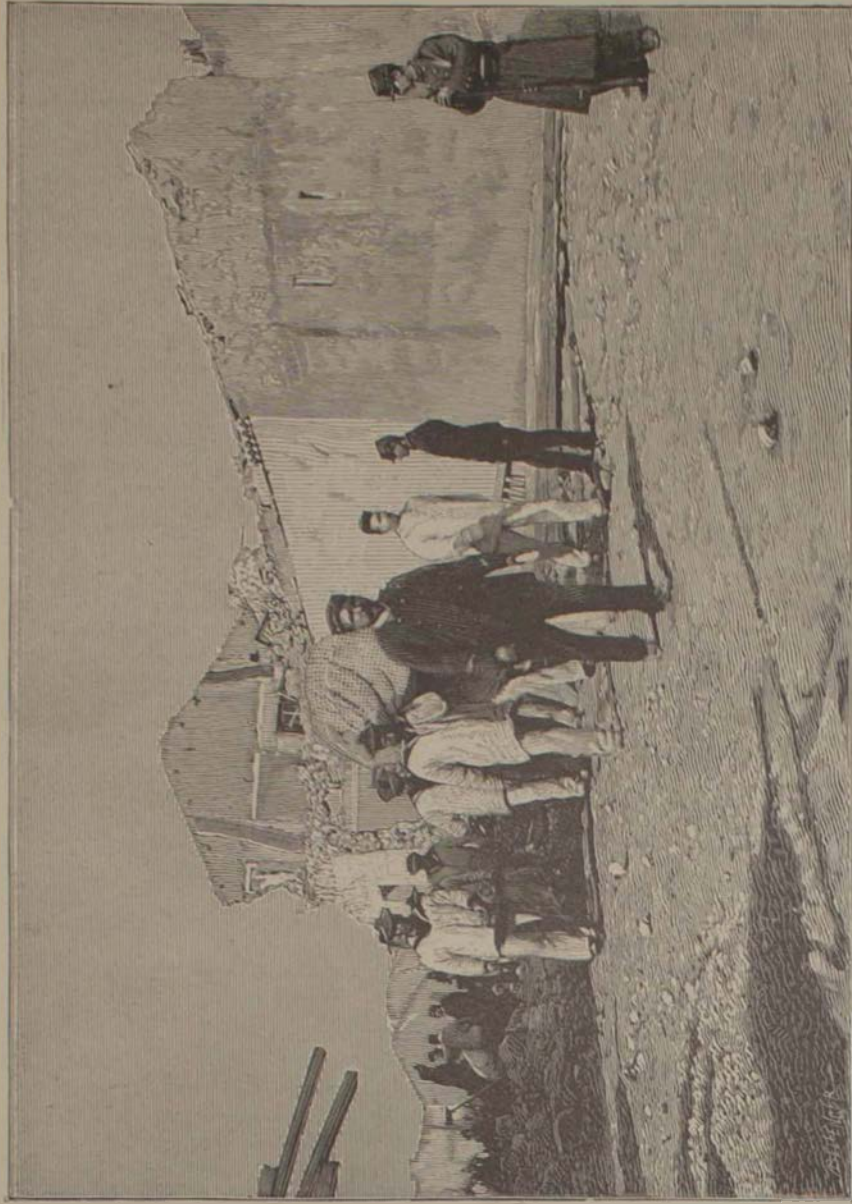
Haut et puissant Seigneur, M<sup>re</sup> Michel-Etienne Turgot, chevalier, marquis de Sonsmonts. Seigneur de Saint-Germain-sur-Eaulne et autres lieux. Conseiller d'Etat ordinaire, président honoraire au parlement de la seconde chambre des requêtes du Palais, sy devant premier président du grand conseil et ancien prevost des marchands de la ville de Paris, l'un des académiciens honoraires de l'Académie royale des Inscriptions et belles Lettres décédé en cette ville le premier février 1751, âgé de 60 ans, 7 mois, 22 jours.

Requiescat in pace

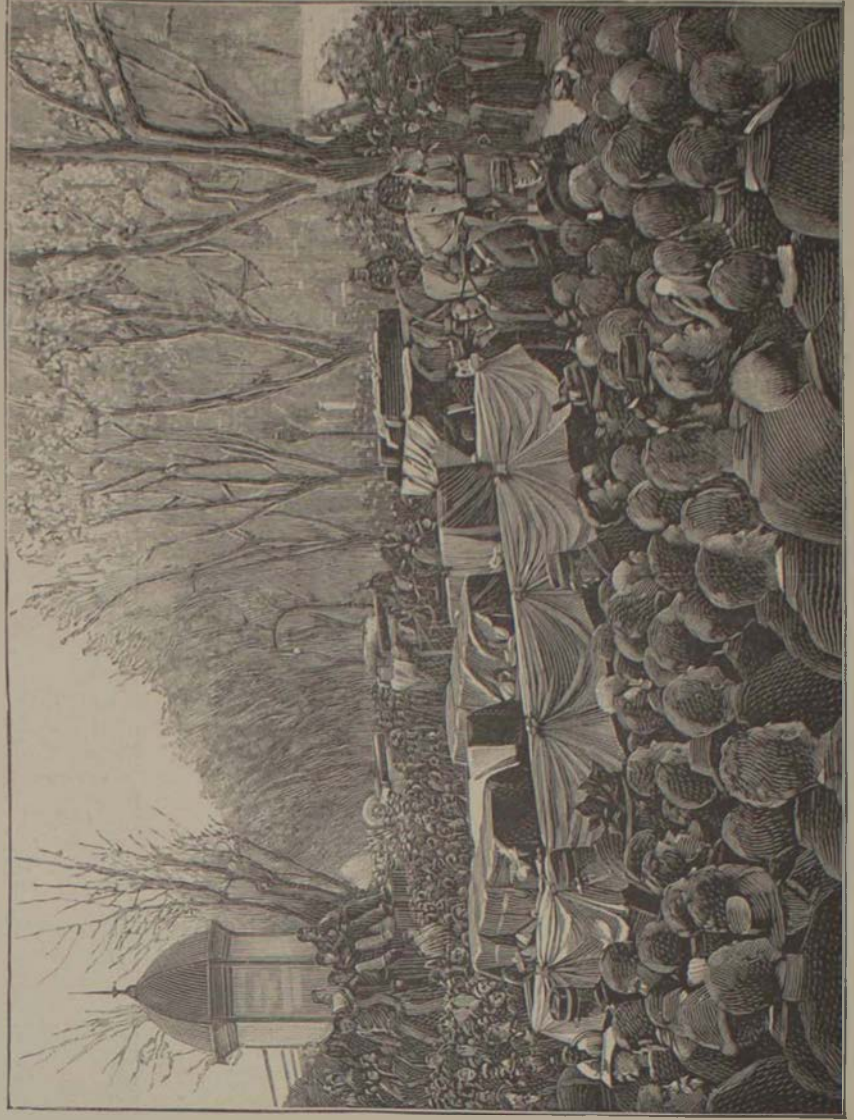
Acte de cette découverte a été officiellement donné au conseil municipal de Paris, qui s'est entendu avec la famille pour la réinhumation des corps.



Les cercueils de Turgot et de sa famille découverts dans la chapelle de l'hôpital Laënnec.



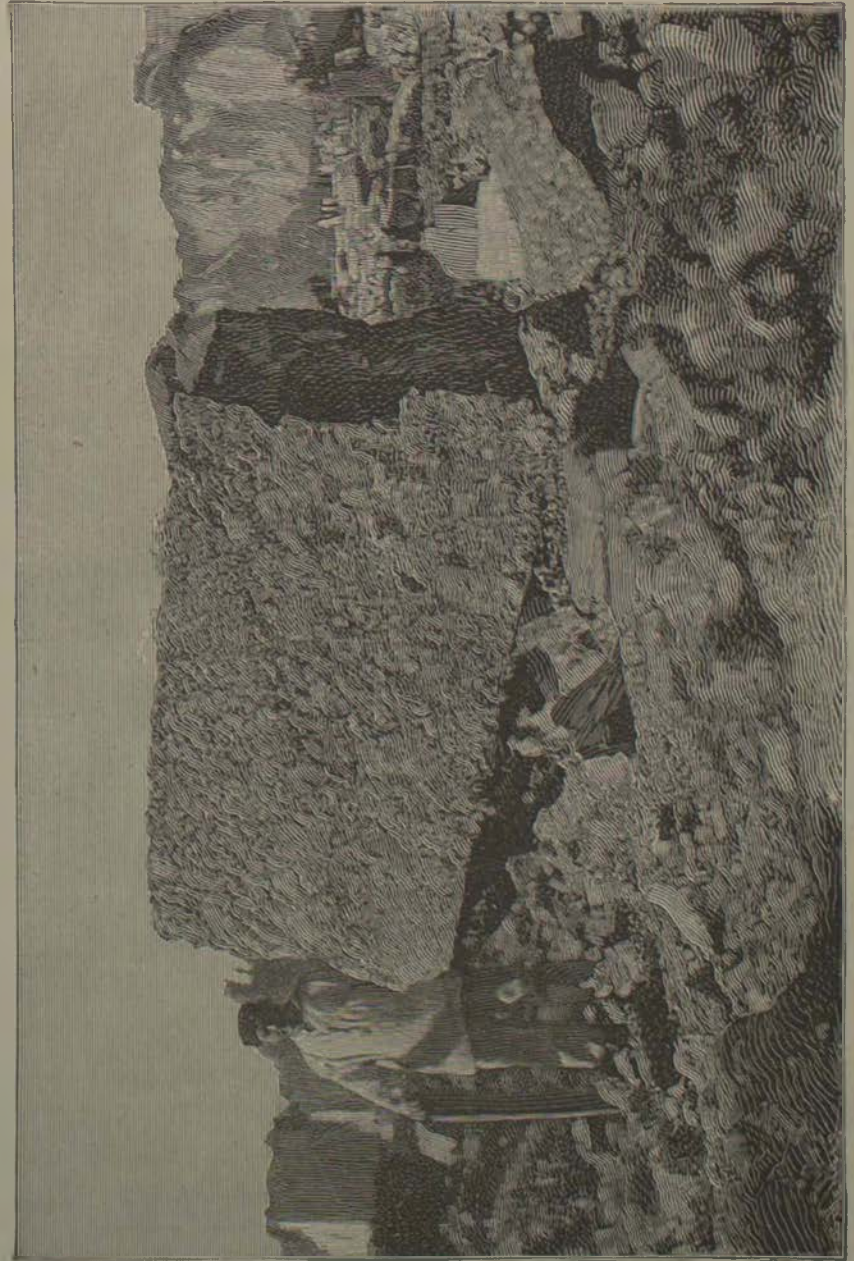
Transport des morts et blessés. — (Phot. Bougault.)



Les funérailles. — (Phot. M. Bar.)

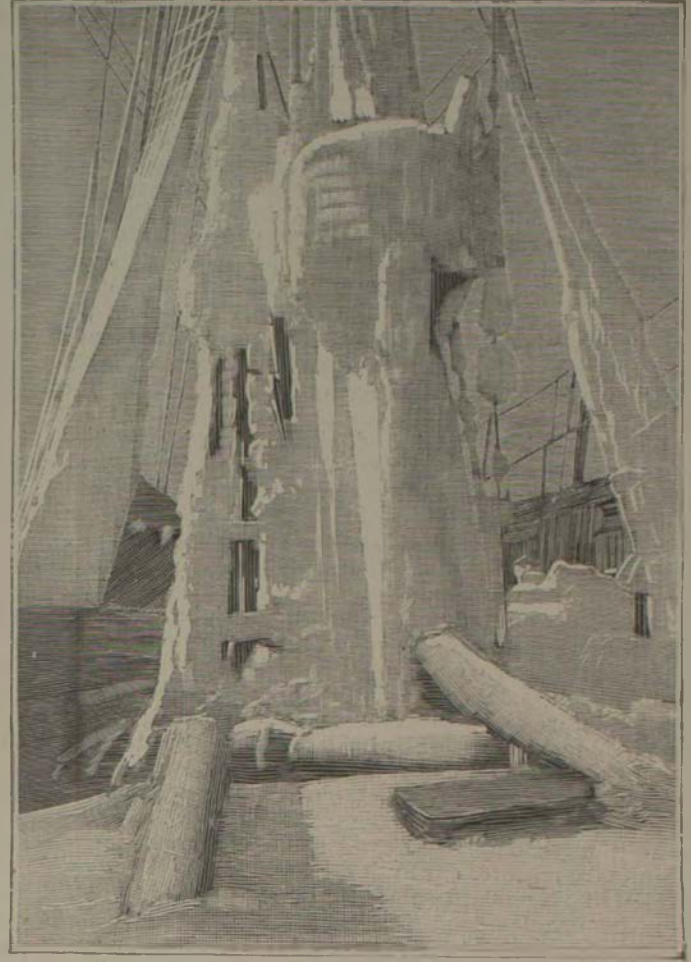
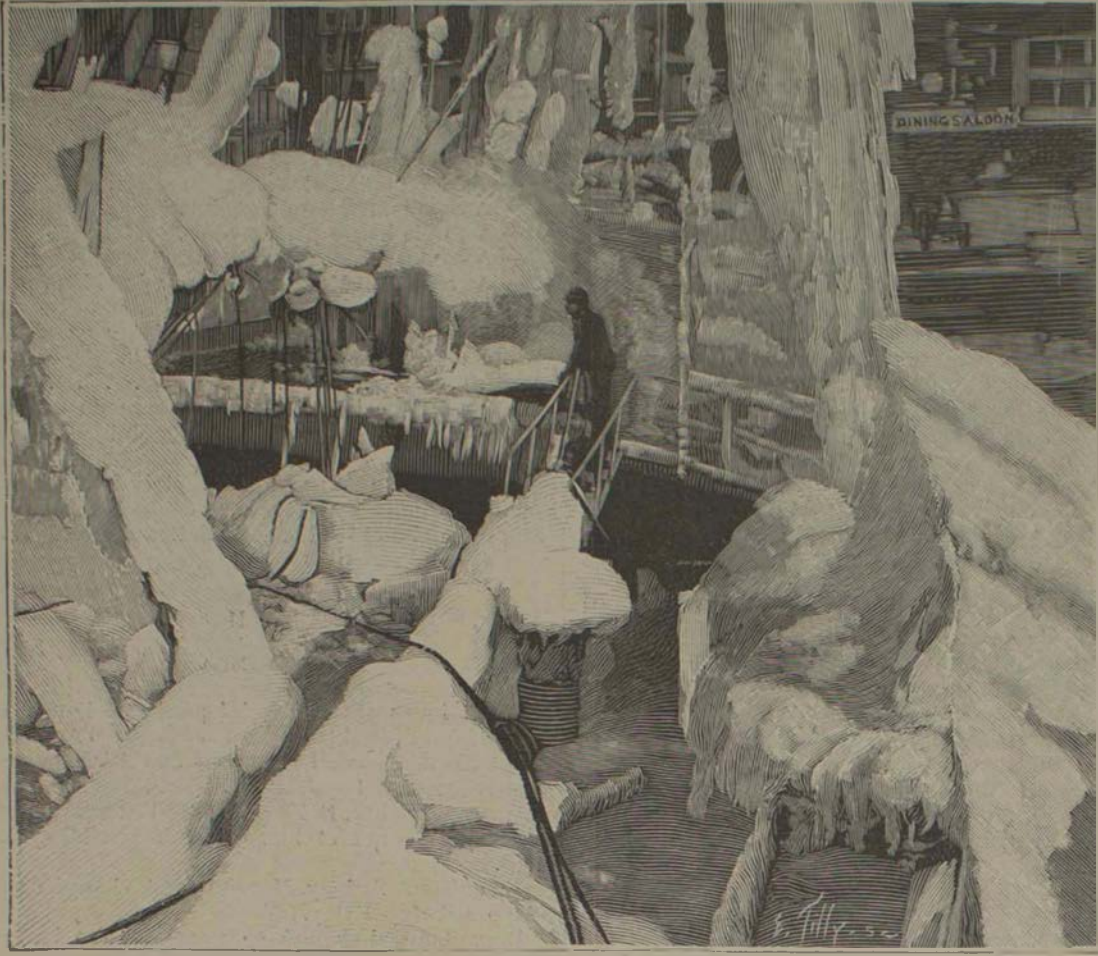


Soldats travaillant au déblaiement. — (Phot. Bougault.)



Bloc de pierre projeté à cent mètres de la poudrière. — (Phot. M. Bar.)

LA CATASTROPHE DE TOULON. — (Voir l'article, page 153)



Le steamer « Germanic » à son arrivée à New-York.

LA TEMPÊTE DE NEIGE A NEW-YORK

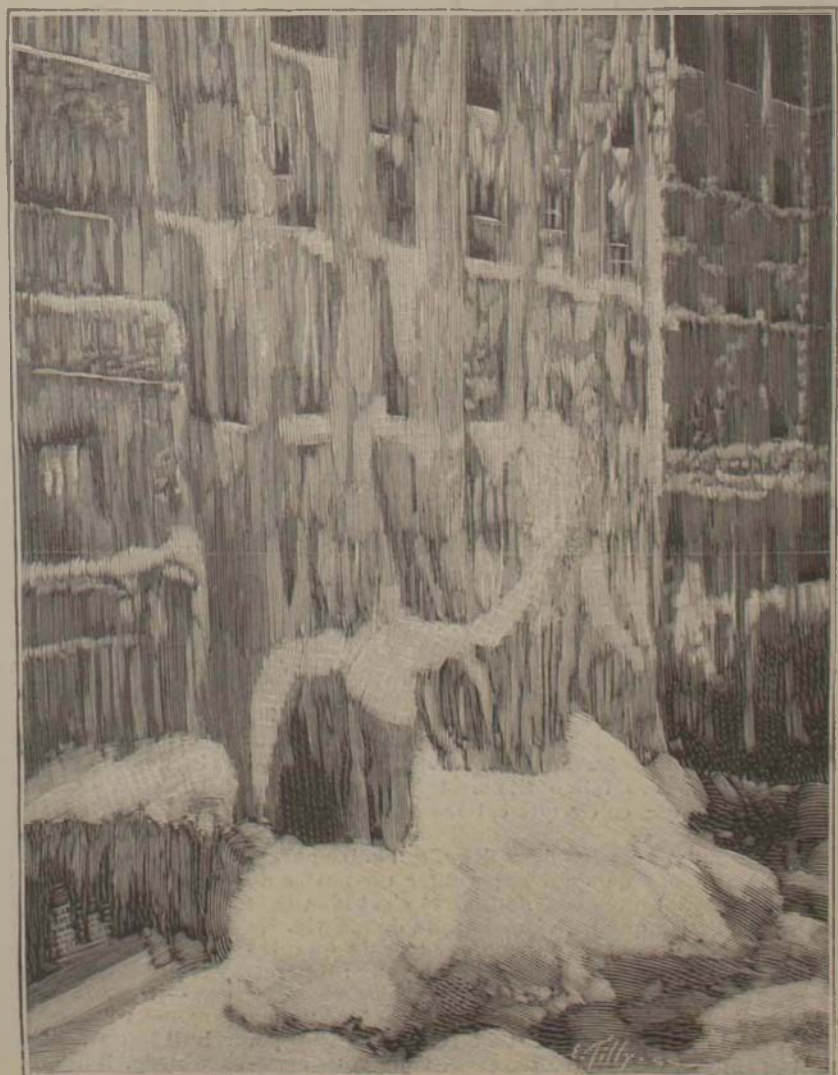
Tandis que nous avons, de ce côté de l'Atlantique, un hiver d'une douceur exceptionnelle, les Etats-Unis étaient assaillis par une tempête de neige d'une violence extrême, ayant pour conséquence un froid excessif. Du 11 au 14 février, il est tombé à New-York 3<sup>m</sup>,90 de neige; la température s'est abaissée jusqu'à 23 degrés centigrades au-dessous de zéro; enfin, la vitesse du vent a atteint 98 kilomètres à l'heure. Ce sont là des records dont on imagine aisément les effets. Les photographies que nous publions en précisent quelques-uns.

L'une représente le paquebot *Etruria*, de la compagnie Cunard, presque semblable à un iceberg et se frayant un chemin dans la glace pour pénétrer dans le port de New-York. Deux autres clichés nous montrent l'aspect du paquebot *Germanic* à son arrivée. La quatrième photographie reproduit un spectacle encore plus curieux : c'est une maison où le feu avait éclaté; les pompes l'arrosèrent d'eau qui gela presque instantanément et s'accrocha aux murailles en nappes et en stalactites, leur formant un revêtement imprévu.

Citons encore ce fait qu'un procès criminel dut être ajourné, parce que magistrats, accusés, témoins, hommes de police étaient littéralement gelés, bien qu'ils eussent brûlé dans le poêle de la salle d'audience, les chaises, les banquettes, la barre et jusqu'à la tribune.



L'« Etruria » se frayant un passage à travers les glaces.



Maison incendiée couverte de glaçons produits par l'eau des pompes.

## FARUMA

Ce soir-là, quand Henry Byron Morgan rentra au « Parramatta Club » de Sydney, vers 6 heures, il prit machinalement la lettre que lui tendait le portier en livrée à boutons d'or. Pénétrant dans le hall pavé de marbre, le froid des dalles courut dans ses veines et lui monta au cœur : il était ruiné. Trois quarts d'heure auparavant, Little Jo, le bai brun sur lequel il avait mis ses dernières 50 livres, était tombé au premier obstacle, tuant son jockey net. La bête elle-même, qui s'était cassé la cuisse, avait été abattue sur-le-champ, et Morgan, avec la superstition du joueur incarné, avait vu là un coup de malchance que Dame Fortune lui réservait.

Dans ce Club aux lambris dorés, où chaque meuble, chaque pièce étalait son luxe, il se sentait maintenant fourvoyé, réduit à l'état de mendiant, un mendiant qui ne peut même pas implorer la charité. Il entra dans le fumoir, et se laissant tomber dans un fauteuil de cuir, il songea longuement, les yeux dans le vague, oubliant la lettre qu'il avait à la main.

H.-B. Morgan était le fils unique de John Douglas Morgan, un des grands constructeurs de navires de Glasgow : sa mère était morte depuis longtemps. La fortune colossale de son père lui avait ouvert les portes du premier collège anglais, Eton, le collège des jeunes ducs et des lords. Là, il avait appris peu de latin, de français ou d'histoire : mais était passé maître dans l'art de jouer au cricket, au foot-ball, et promettait de devenir un rameur de première force. Si cette éducation tout anglaise n'avait pas développé son cerveau outre mesure, elle avait du moins le mérite d'en avoir fait un gaillard splendide de six pieds de haut, avec des épaules en proportion.

Sorti d'Eton, il était allé à Cambridge où ses muscles lui valurent de nouveaux lauriers : là il apprit le whist, le poker ; et sa connaissance de la race chevaline lui avait donné la réputation d'un « sportsman » fini, comme d'ailleurs John Douglas Morgan put s'en convaincre, chaque fois qu'il eut à payer les dettes criardes de son héritier.

A vingt-deux ans, Henry ne se sentant aucun goût « pour faire des bateaux » comme il l'avoua à son père, celui-ci lui conseilla fermement de parcourir le monde, espérant que les voyages feraient germer en lui une ambition plus haute que celle d'être « gentleman » tout court.

Il fit donc ses malles en quelques jours, et après des adieux secs à ses sœurs et à son père, prit passage sur un des grands steamers du P. et O., en route pour l'Australie.

En jeune homme déjà blasé, et préparé à ne s'étonner de rien, Morgan débarqua un peu plus d'un mois après à Melbourne, trouva la cité « pas trop mal » pour un pays qu'il croyait sauvage ou à peu près. Il y resta quelque temps, puis alla à Sydney où des connaissances de rencontre firent de lui un nouveau membre du « Parramatta Club ».

C'est là qu'il connut des fils de squatters millionnaires qui, abandonnant les traditions paternelles, n'avaient jamais pu vivre sur une « station » où on mangeait du mouton vingt et une fois par semaine, et qui considéraient les bêtes à laine comme des animaux trop odorants et sans intérêt.

Les courses qui, pendant la saison, avaient lieu deux et trois fois par semaine, les bals et les soupers qui suivaient, les parties de poker au Club jusqu'à 3 heures du matin ; enfin les poneys de polo et les coach à quatre eurent vite entamé le chèque que J.-D. Morgan avait remis à son fils avant son départ d'Europe.

Un second chèque était arrivé un mois auparavant sur la demande du jeune voyageur ; mais Little Jo ce jour-là venait d'en engouler le reste dans sa chute malheureuse.

Henry Morgan, toujours immobile dans son fauteuil, sembla se réveiller soudain, regarda la lettre qu'il tenait à l'envers, reconnut l'écriture et l'ouvrit précipitamment. Elle était de son père :

« Dear Sir,

« Au reçu de votre télégramme, je vous ai envoyé le chèque demandé, et comme je suis persuadé que votre argent ne passe pas dans des entreprises commerciales ou industrielles, mais bien dans les courses et le jeu, je vous félicite de votre appétit. Néanmoins, c'est là que s'arrêteront mes félicitations, et je vous prévins paternellement que ce chèque est le dernier que vous recevrez de moi.

« J'ai, durant vos années de collège, qui entre parenthèses m'ont coûté de quoi appareiller un navire de 900 tonnes, payé toutes vos dettes, et c'est bien là la plus grosse bêtise que j'aie jamais faite de ma vie. Ne vous voyant de goût pour rien, j'espérais que les voyages vous ouvriraient l'esprit et les yeux : il paraît qu'il n'en est rien.

« Donc, je vous le répète, ne comptez plus sur ma bourse, et si l'envie vous vient de rentrer en Europe, vous travaillerez pour votre passage, vous vous engagerez comme marin si vous voulez, cela m'est égal. Vous aviez tout ce qu'il faut pour vous faire une vie autre que celle d'un bookmaker ou d'un râcleur de tapis vert, vous n'avez pas voulu en profiter, tant pis pour vous. Maintenant, débrouillez-vous, et puisque le

climat des Antipodes vous est si favorable, restez en Australie tant que cela vous plaira. »

« JOHN DOUGLAS MORGAN. »

II. Morgan s'attendait un peu à cela. Il n'eut pas besoin de relire ces lignes pour y voir la colère froide et le sarcasme dégoûté de l'homme d'affaires, du travailleur qu'était son père. Il sentit bien que l'auteur de ses jours avait raison ; mais le ton de la lettre l'indigna, et la froissant avec rage, il la déchira en mille morceaux.

A quelques livres près, le deuxième chèque était donc à bout : là-haut, dans sa chambre, les factures s'amoncelaient, il n'osait même pas y penser. Les vivres lui étaient coupés, il fallait sortir de ce mauvais pas d'une manière ou d'une autre, fuir les amis qui l'avaient aidé à se ruiner, et surtout fuir les usuriers obligés d'abord, menaçants maintenant.

Comme tous les membres du Club, Morgan se mettait en habit pour le dîner ; la pendule marquait 7 heures, il monta pour s'habiller. Tandis que devant la glace il faisait le nœud de sa cravate, il fit le compte de ce qui lui restait : dix livres. Il résolut d'en risquer cinq ce soir au poker, pour la dernière fois : s'il gagnait, tant mieux, en tout cas, il lui fallait quitter Sydney au plus vite.

Il descendit dans la salle à manger où les domestiques en bas de soie et en culotte de peluche saumon s'empresaient autour de nombreux gentlemen de tout âge, assis par groupes à des tables rondes.

— Hulloah ! dit Jack Sanders, le plus jeune membre du club, le plus riche peut-être et certainement le moins intelligent. Qu'êtes-vous devenu après la dernière course, Morgan ? Nous vous avons cherché partout, et de guerre lasse, nous sommes revenus sans vous.

— Je suis rentré en cab, dit Morgan : mal de tête, vous savez.

— Ah ! oui ! dit l'autre, Little Jo, hein ? pas de chance, mon pauvre vieux. Ce soir, on raccommode cela au poker, et Johnson ? et Prescott ?

Les voisins lient signe de tête, et devant une douzaine d'huîtres, Morgan s'assit sans goût et sans faim.

Dans la grande salle au styleriche et sévère, les conversations roulaient sans arrêt : on parlait surtout de chevaux, de mines d'or et de moutons. Un gros squatter à la figure bronzée et aux cheveux gris avant l'âge, berger d'un troupeau de cent dix mille bêtes causait gaiement avec un homme dont les mains fortes et noueuses semblaient dans leurs attitudes tenir encore le pic qui avait déterré des millions dans l'Australie de l'Ouest, le pays de l'or et de la soif. Debout derrière eux, le sommelier faisait sauter d'un bruit sec le bouchon d'une bouteille de champagne.

Morgan était distrait et le repas lui semblait interminable ; l'heure de passer à la table de jeu et de risquer ses dernières livres était longue à venir.

Enfin, les trois compagnons vidèrent leur verre de cherry, tous se levèrent et bourrant leurs pipes montèrent à « Card-Room ».

Il était 9 heures quand Jack Sanders battit les cartes et les distribua. A minuit moins un quart, Morgan avait 30 livres en billets entassés devant lui ; vers trois heures du matin, la partie finie, il avait de nouveau tout perdu.

Tandis que les autres allaient se coucher, il descendit. Le hall était mal éclairé par une seule lampe, le portier dormait sur sa chaise. Morgan le réveilla, se fit ouvrir la porte, et dans la rue déserte, la fraîcheur de la nuit soulagea sa tête brûlante. Sans savoir où il allait, il descendit vers la porte.

Sur le « quai circulaire », les grands paquebots étaient amarrés : leurs cheminées énormes, dans la nuit, fumaient à peine. Tous paraissaient dormir, et avec eux les centaines de matelots de toutes nationalités et de toutes couleurs, enfermés dans leurs flancs. Les bateaux anglais et le steamer français étaient côte à côte ; l'Allemand, sur l'autre bord, nez à nez avec la Malle de Chine et du Japon.

Quand Morgan eut contemplé les masses immobiles sur l'eau sombre, il ralluma une pipe et continua sa route sans but. Il traversa le parc sous les grands caoutchoucs : des hommes dormaient sur les bancs, sur les pelouses dans toutes les positions, et dormaient bien, malgré la fraîcheur de la nuit, le sommeil de la faim.

— Qui sait, pensa-t-il en regardant les ombres inertes, il me faudra peut-être aussi dormir une fois à la chaleur des étoiles ? et malgré tout, l'idée amena un sourire sur ses lèvres.

Il arriva soudain sur un autre quai, celui de « Woolloomooloo » : là, aussi, tout était silencieux. Les grands trois-mâts attendaient hauts sur l'eau leur chargement de laine, les schooners se reposaient de leurs longs voyages aux îles. Les yachts minuscules, qui le samedi sortaient avec leur lest vivant de piqueurs étaient ancrés à côté de petits vapeurs de plaisance.

A cent mètres de lui, Morgan entendit tout à coup des voix ; il vit à la lueur d'une lampe électrique un homme causant par-dessus un pavois avec un policeman en tourné, son revolver à la ceinture.

— By Jo ! disait le protecteur des citoyens, nous avons votre marin coffré, capitaine, et il aura au moins huit jours pour préparer une conférence sur l'abus du whisky. Il a à moitié assommé un Italien, et même un Italien, ça se paye !

— Dam ! jura le skipper, nous devons partir dans deux heures, il ne me reste que deux hommes à bord, je ne peux pourtant pas mettre à la voile avec si peu de mains !

Et le policeman s'éloigna sans rien dire.

Morgan, qui avait entendu la dernière phrase du capitaine, s'avança et l'interpella :

— C'est vous le capitaine ?

— Oui, dit l'autre interloqué, et après ?

— Il vous manque un homme ?

— Well, allez-vous peut-être le remplacer ? dit-il d'un ton railleur en toisant le gentleman.

— Tout de suite, si vous me prenez. Où allez-vous ?

— A Samoa, faire du coprah (1).

— A quelle heure partez-vous ?

— A 5 heures.

— All right ! dit Morgan, dans une demi-heure, je serai à bord.

Et il tourna les talons sans laisser au skipper le temps de revenir de sa surprise ni d'ajouter un mot.

A 5 h. 1/2, ce jour-là, le sémaphore du South Head signala : *Isabel de Sydney*, cutter de 50 tonnes, en route pour Apia.

Henry Byron Morgan Esq. était à bord avec un petit sac et une couverture comme bagage, 5 livres sterling en poche et 754 livres de dettes derrière lui.

## II

## SAMOA

Vingt jours après, l'*Isabel* pénétrait la ceinture de coraux qui défend la baie merveilleuse d'Apia. Elle ancre à 300 mètres de la carcasse de l'*Adler*, le navire de guerre allemand qui, avec l'*Eber*, l'*Olga*, le *Nipsic* de même nationalité, le *Trenton* et le *Vandalia* américains, avait péri corps et biens dans le terrible cyclone de 1889.

En quittant Sydney, Morgan avait changé de nom et s'appelait Sam Ryley.

Il avait aussi changé sa personne : sa barbe avait poussé, ses mains de gentleman durillonnaient et se couvraient d'écorchures ; la baguette qui portait la devise de sa famille avait disparu. Les vêtements de bord, salis par les chaînes rouillées et le goudron, lui donnaient presque l'air d'un loup de mer.

Il se sentait rafraîchi, renouvelé, par cette rude existence ; ses muscles s'étaient réveillés et avaient de suite accepté la lutte.

Qu'allait-il faire à Samoa ? Il n'en savait rien encore. Ce fut une idée nouvelle pour lui de penser qu'il lui fallait gagner sa vie : mais il avait des bras, des bras solides ; il s'engagerait dans une plantation de cocotiers, ou continuerait sa vie de marin dans les îles du Pacifique.

La veille, le skipper l'avait appelé dans sa cabine, un réduit où l'ex-champion de Cambridge avait de la peine à se retourner. Il lui témoignait la satisfaction qu'il avait éprouvée de son travail, et le regret qu'il aurait de le voir quitter l'*Isabel*. Puis il lui demanda ses projets.

Indécis, Sam Ryley répondit qu'il irait à terre et verrait d'ici un jour ou deux quels seraient ses plans.

— Samoa, dit le capitaine en lui tapant familièrement sur l'épaule, n'est pas commode à aborder, jeune homme ; mais une fois à terre, c'est souvent difficile d'en sortir ; car les yeux des belles Samoennes sont aussi dangereux que les coraux de leurs îles, et plus d'un y a fait naufrage, rappelez-vous ça.

Le skipper, avec un air malin qui semblait dire qu'il avait passé par là, offrit enfin un verre de whisky à son « mate » : les verres à hauteur des yeux, on se fit les souhaits d'usage, après quoi Sam Ryley prit congé de son patron.

Plusieurs canots maniés par des gamins aux tors nus sous le soleil rôdaient autour de l'*Isabel* : à un signe de main, les pagaies déchirèrent l'eau bleue, une course acharnée s'engagea, et le vainqueur porta triomphant son passager à terre.

Ryley débarqua devant l'« Hôtel International » : ce premier signe de civilisation avancée lui causa un désenchantement.

Dans l'unique rue d'Apia, les boutiques s'ouvraient allemandes pour la plupart : les étalages montraient déjà leurs rossignols de toutes sortes, fabriqués spécialement pour les habitants du Pacifique, portant des prix qui sont le vol sous sa forme la plus honnête, vol qui constitue le commerce de la race blanche avec celles d'autres couleurs. Quelques Européens, habillés et casqués de blanc allaient et venaient sous leurs parasols, les natifs, hommes et femmes, vêtus de leurs « lavas-lavas » (2) bleus que Manchester fabrique au kilomètre, s'apostrophaient et se saluaient en riant : un peuple sans soucis, sans besoins, heureux comme un peuple d'enfants.

Bientôt dégoûté de revoir ces hôtels où la bière et le whisky trouvaient de nombreux consommateurs sous ce climat si propice à la soif, ces magasins qui singeaient la vieille Europe, mais n'étaient que son rebut, Ryley quitta le quartier populaire, et longeant le rivage de corail blanc où la mer se mourait sans bruit, il fut bientôt sur la route qui mène à la montagne Vaca. Ça et là, des huttes de feuilles de cocotiers apparaissaient au milieu des bananiers et des arbres à pain ; à droite et à gauche, c'était une forêt presque vierge

(1) Noix de coco desséchée.

(2) Pagne de cotonnade.

avec ses lianes, ses orangers, et ses banians aux racines monstrueuses.

Soudain, comme il arrive souvent à Samoa, de larges gouttes de pluie tombèrent sur la poussière du chemin : ce fut bientôt un véritable déluge. Ryley se vit obligé de se réfugier sous un banian, et tandis qu'il regardait la route disparaître sous les flaques d'eau et qu'il respirait avec délices les senteurs de terre et de feuilles mouillées, il entendit des cris et des rires.

Deux jeunes Samoennes, déjà toutes trempées, vinrent se précipiter sous l'arbre qui l'abritait ; leurs grands yeux regardèrent l'inconnu, elles le saluèrent d'un « Talofa ! » (1) amical.

Sans aucune timidité, les jeunes filles dévisageaient le « papalagi » (2), les yeux dans les yeux, sans hâte, avec une curiosité enfantine. Le grand gaillard amusé, se laissa faire, et sourit ; elles admirèrent ses dents blanches, ses yeux bleus et ne s'en cachèrent nullement.

Toutes deux étaient jolies malgré leur nez un peu écrasé ; leurs gracieuses formes de jeunes femmes se montraient bronzées au travers de la camisole blanche devenue transparente sous l'ondée, vêtement de vertu doublé d'hypocrisie que la chaste civilisation a imposé à ces enfants de la nature.

Le ciel s'était éclairci de nouveau, les jeunes filles se poussèrent du coude, et après un second « Talofa » s'enfuirent bondissant dans les flaques d'eau, leurs lavas-lavas retroussés par-dessus les jarrets.

Est-ce jeune ! est-ce heureux ! pensa Ryley en les voyant disparaître au tournant de la route. Il était à peine depuis quelques heures sur l'île, et déjà il aimait le frou-frou des bananiers aux feuilles lacérées : cette végétation le charmait et il souhaitait de vivre à l'abri de sa riche verdure, loin des « stores » (3) européens ; vivre comme ces natifs, sans souci du lendemain, ces hommes qui répondent toujours « Malua » quand on leur demande de faire quelque chose.

« Malua ! » c'est-à-dire « Attends un peu ! » Ils attendent toute leur vie, ils attendent que les « yams » (4) soient mûrs, que les bananes soient bonnes à cueillir. « Malua ! » Ils attendent le lendemain sans s'en préoccuper. Quand leurs cheveux sont blancs, avec sérénité, ils attendent la mort, et après, une autre vie heureuse.

## III

## QUATRE ANS APRÈS

A quelques pas de la case, sous un arbre à pain dont les lourds fruits semblent menacer la tête du passant, la vieille Tali, à la figure ridée, est accroupie près d'un tas de gros galets chauffés sous lesquels cuit un poisson roulé dans une feuille de bananier. La jolie Faruma, sa petite fille, termine une natte fine sur laquelle ses doigts gracieux travaillent avec dextérité.

— Le soleil va se noyer derrière les récifs, dit la vieille en regardant la mer, et ton mari n'est pas revenu... Le diner est cuit, ajouta-t-elle en ouvrant avec des gestes prudents de vieille guénon la feuille fumante qui enveloppe le poisson... Sais-tu où il est allé ?

— Le grand bateau qui vient du couchant est arrivé ce matin ; sans doute, il s'en fut voir ses amis blancs. Et la jeune femme qui avait laissé glisser son ouvrage sur l'herbe, regardait immobile dans la vague de l'horizon rouge.

— O Tali, reprit-elle, la vieille qui a vu tant d'hommes et tant de choses, crois-tu que mon mari m'aime ? Je crains toujours quand le grand bateau arrive, qu'il ne m'abandonne et ne reparte dans son pays.

— Tu sais, petite Faruma, la plus belle de la terre d'Upolu, que je n'aime pas les « papalagi » et que je les crois menteurs et hypocrites. Quand j'étais petite, comme toi, il y a bien longtemps, ils ont tué mon mari avec leurs fusils parce qu'il ne voulait pas les laisser parler d'amour... car, moi aussi, j'ai été jolie... Plus tard, les blancs du bateau guerrier ont tué mon fils, ton père, alors qu'il combattait pour Mataafa notre roi, et la mère l'a bientôt suivi, le laissant seule avec la vieille Tali. Mais, ô Faruma, ton mari n'est pas comme ceux de sa couleur, je crois qu'il t'aime et ne t'abandonnera pas ?

— Comment as-tu deviné cela, ma vieille mère ?

— Mon enfant, Tali est âgée, blanche et ridée, et vain aux regards des jeunes hommes, elle est faible comme le roseau ; mais ses yeux peuvent encore voir de loin la pirogue qui revient des récifs au soleil couchant, aussi bien que ce qui est dans le cœur des hommes. Ton mari, Faruma, a quitté son pays pour ne plus le revoir, il n'aime plus les blancs, car ils lui ont donné une grande douleur et un grand dégoût.

— Dis-moi, interrompit la jeune femme, comment les « papalagi » peuvent-ils être malheureux ? Vois les richesses qu'ils ont, les bateaux qu'ils gouvernent, et tous les travailleurs qu'ils commandent dans les plantations. Vois les montagnes de « coprah » qu'ils envoient dans les pays froids, et l'or qu'ils reçoivent quand les bateaux reviennent. Vois leurs femmes couvertes de beaux vêtements, de bijoux et de pierres

brillantes que nous autres ne pouvons regarder que de loin, comme nous regardons les étoiles.

— Innocente que tu es de la vie, dit Tali : beaucoup ont tout cela mais leur cœur est triste cependant. Ecoute, petite, l'histoire du « papalagi » de Manono, la terre qui est là-bas du côté du couchant :

« Il y a de longues années, un « papalagi » arriva, personne ne savait d'où : la tristesse était sur son visage aussi bien que dans son cœur. Longtemps il habita une petite case à Manono, sur le rivage. Il vivait seul et ne voyait que les pêcheurs des récifs qui l'aimaient parce qu'il était si triste. Un matin, on le trouva mort sur sa natte, tenant encore l'image d'une femme blanche serrée sur sa poitrine.

« Plus tard, quand le « papalagi » de Manono fut oublié, un grand bateau qui venait d'Amérique débarqua une femme. Longtemps, elle chercha de tous côtés un homme qu'elle avait perdu, disait-elle. Un jour, les pêcheurs de Manono la virent, et de suite reconnurent les yeux beaux et cruels qu'ils avaient vus sur l'image, dans la case du papalagi. Là, ils la conduisirent, elle regarda partout ; mais rien ne restait de ce qui avait appartenu au mort. Enfin elle vit, sur le tronc d'un cocotier, des caractères que le blanc avait gravés avec son couteau, et la femme tomba sur ses genoux et pleura longtemps. Les pêcheurs la laissèrent seule, et ils ne la plainquirent pas, car ils comprirent qu'elle avait fait souffrir le papalagi », leur ami, pendant de longues années et qu'elle ne méritait pas la pitié.

« La mauvaise femme mourut bientôt après ; depuis, les pêcheurs n'osent plus approcher de ce côté de Manono, car l'esprit de la femme se promène la nuit en pleurant sur le rivage. »

— Tu as la sagesse des années, ô vieille Tali, et tu connais maintes choses, mais, dis-moi, crois-tu que mon mari a eu le cœur triste parce qu'un homme... peut-être une femme, lui a fait un sort ?

— Cela, je ne puis te dire, Faruma la curieuse, mais

... Des pas se firent entendre sur les palmes sèches que le vent avait détachées des hauts cocotiers, et la forme géante de Sam Ryley apparut à la faible lumière du feu que la vieille avait ranimé.

## IV

Le lendemain, de bonne heure, il est étendu sur le sable blanc, la mer étincelle au loin se brisant sur les coraux.

De sa poche, il sort un journal : quoiqu'ayant rompu avec le reste du monde, il lit de temps en temps les nouvelles que le bateau apporte.

A la première colonne du journal daté de Sydney, à la colonne des « Perdus », des morts qu'on réclame de loin, des disparus dont on veut trouver les traces, Ryley lit le paragraphe suivant :

« HENRY BYRON MORGAN, qui a quitté Londres le 7 mars 1887. A quitté Sydney en 1890, et depuis ce temps, on n'a plus eu de ses nouvelles. Père mort, sœurs demandent informations. Récompense. Ecrire au bureau des MANQUANTS, Lloyd-Melbourne. »

Les yeux de l'exilé se brouillèrent, et sa gorge se resserra. Le passé qu'il avait tâché d'oublier ces dernières années se dressa vivant devant lui. La mort de son père éveilla en lui un remords cuisant : sans doute celui-ci, jusqu'à sa dernière heure, avait travaillé comme le plus humble de son armée d'ouvriers ; cette vie de labeur qui n'avait pu être un exemple pour lui serait du moins un reproche qui l'accablerait toujours.

Maintenant, le mal était fait, irréparable.

Ses sœurs ? Elles ne l'avaient jamais beaucoup aimé, du moins elles n'avaient jamais montré beaucoup d'affection pour le futur chef de la famille, l'héritier des millions.

Ses idées l'emportèrent soudain en Ecosse, dans le vieux château de son père, où il avait passé son enfance. Lui qui avait fui la civilisation, un paria, un mendiant pouvait donc relever la tête ; un homme riche maintenant parmi les riches. Devant ses yeux se dressaient les cimes brumeuses des Highlands, sur le flanc desquels il irait chasser le cerf. La cour de Rannoch Castle s'illuminerait de torches pour fêter le retour du jeune « squire », et le vaste hall aux boiseries centenaires s'éclairait comme pour un soir de Christmas.

Tout cela se déroulait devant lui comme un rêve, un rêve qu'il pouvait vivre : il croyait même entendre dans le lointain la musique sauvage et monotone qui rappelle aux Ecossais leurs montagnes.

Mais le bruit de la mer sembla réveiller Ryley. Son regard a quitté le vague, maintenant il voit le sable du rivage, la poussière des coraux de Samoa. Il se rappelle son arrivée dans l'île et sa première impression : le sceptique qui était en lui ne pensait pas qu'elle durerait, l'attrait de la nouveauté s'userait vite, croyait-il. Cependant il y avait plus de quinze ans de cela !

Peu après son débarquement, il avait trouvé une place dans la grande plantation de Vailele, aux portes d'Apia. Insensiblement, il s'était attaché à son nouveau « home », il avait suivi l'ornière de sa nouvelle vie. Plus tard, il avait rencontré Faruma, la fille du chef Lafale ; il l'aima et l'épousa. On leur donna une petite île où, depuis trois ans, il vivait maître incontesté de plusieurs centaines d'hectares.

Quitter Samoa, quitter Faruma ? Cette pensée ne lui était pas encore venue. Maintes fois, il avait vu les

steamers partir pour Honolulu, Auckland ou Sydney, mais jamais il n'avait senti cette émotion poignante qui saisit l'exilé quand le grand vapeur s'éloigne, quand le premier coup d'hélice frappe l'eau pour l'emmener là-bas.

Son existence passée lui paraissait si lointaine qu'il la regardait maintenant comme si elle avait été celle d'un autre homme. Tous ces plaisirs qui forment ce qu'on appelle la grande vie, ces plaisirs qui, revenant sans cesse les mêmes, deviennent habitude, lui paraissaient à présent une chaîne qu'il s'étonnait d'avoir portée si longtemps.

Est-ce parce qu'il avait épuisé toutes les jouissances que la civilisation vend pour de l'argent comptant, qu'il aimait la vie passive et insouciant qu'il menait maintenant ? Ici, il suffisait de vivre pour être heureux, là-bas, lui semblait-il, il fallait souvent une vie entière pour atteindre le bonheur, et à la fin, la fatigue de la course empêchait d'en jouir.

L'argent qu'il avait manié avec tant de désinvolture, cet argent qui lui avait donné tout ce qu'il voulait, était maintenant sans valeur pour lui dans ce pays où la Nature riche et abondante fournit aux besoins de l'homme. Le produit des cocotiers de son île lui rapportait chaque année une petite somme qui lui suffisait amplement : ses seules folies étaient parfois un bibelot ou une étoffe voyante qu'il achetait dans un store d'Apia et que Faruma acceptait avec une joie enfantine et reconnaissante.

Ainsi, le viveur, l'homme du Club, le mondain infatigable laissait maintenant sa vie couler doucement, sous un soleil qui défend le travail, devant une nature qui n'en a guère besoin.

Plus d'un, avant Ryley, était arrivé à Samoa pour y faire un séjour, et ce séjour était devenu une vie entière.

L'année précédente, un jeune Américain était parti.

C'est ce même attrait des îles du Pacifique qui fit que le grand romancier anglais Robert-Louis Stevenson écrivit au moment où son yacht ancrail à Nukahiva : « Mon âme descendit avec l'ancre au fond, d'où aucun cabestan ne pourrait la détacher, aucun plongeur la ramener à la surface ».

Ryley, lui aussi sent que son âme est ancrée à l'île, comme si les coraux doucement l'avaient envahie dans leur travail lent et sûr. Il aime Faruma et celle-ci l'aime avec son cœur naïf d'enfant qu'elle est encore. Pourquoi briser sa vie, l'abandonner ? Pour des filles de duos et de lords qui courront après ses millions et le prendront par-dessus le marché ?

Cependant lentement il relit l'annonce du journal.

Une main se pose sur ses yeux, il se retourne surpris au milieu de ses pensées. Faruma est devant lui, elle est venue doucement, et ses pieds nus n'ont pas fait de bruit sur le sable.

— Pourquoi, dit la jeune femme, es-tu triste, ô mon mari ? Le grand bateau t'a-t-il apporté de mauvaises nouvelles ?

— Oui, dit Ryley, mon père est mort.

— Et pourquoi ne m'as-tu pas dit cela ? Ne dois-je pas être joyeuse quand tu es joyeux, et triste quand tu es triste ?

— Oui, petite, j'aurais dû te le dire de suite.

— Ne vas-tu pas retourner dans le pays de ton père ? Sans doute il t'a laissé de grandes richesses, et peut-être seras-tu un homme puissant parmi ceux de ta nation.

— Il m'a laissé beaucoup d'argent, des maisons et de grandes terres.

Les yeux de Faruma fixèrent ses yeux bleus.

— Oh ! je sais, fit-elle en sanglotant, tu partiras par le prochain bateau, puis tu seras loin, loin parmi les frères les « papalagi ». Tu oublieras Faruma, les femmes de ton pays t'aimeront et tu en choisiras une. Et les pleurs de la femme redoublèrent.

— Si je faisais cela, que penserais-tu de moi, Faruma, et que ferais-tu ?

— Je penserais que tu es cruel comme beaucoup de « papalagi » ; je penserais que je ne suis pas digne de toi, que tu es trop bon et trop beau pour moi ; mais je ne le penserais pas longtemps.

Son doigt montra la mer.

— La mer n'est pas loin, dit-elle, les requins sont nombreux comme les coquillages sur le récif ; leurs dents sont voraces et donnent une mort prompte.

Ryley la regarda : dans les yeux en pleurs de la femme brillaient l'amour et la vérité. Le grand gaillard soudain mit son bras autour du cou bronzé de Faruma et l'embrassa longuement.

— Non, dit l'homme doucement, comme s'il pesait chaque mot, je ne retournerai jamais au pays des blancs.

Une heure après, Henry Byron Morgan, adossé contre la case, écrivit sur ses genoux une lettre ainsi conçue :

« Messrs. Lloyd »

« Missing Friends Agents Melbourne. »

« Henry Byron Morgan est mort en quittant Sydney, en 1890. »

Puis, il signa d'une main qui ne tremblait pas : SAM RYLEY.

(1) « Salut ».

(2) Blanc.

(3) Comptoirs, magasins.

(4) Yams, ignames.



Affichage du bulletin dans une chambre au rez-de-chaussée sur la cour S<sup>t</sup>-Damase (Vatican).



LA MALADIE DU PAPE. — Le camérier de S. S. donnant des nouvelles.



D<sup>r</sup> G. MAZZONI. (Phot. Cameli.)D<sup>r</sup> LAPPONI. (Phot. G. Borghese.)

## LA MALADIE DE LÉON XIII

La première nouvelle de la maladie de Léon XIII se répandit dans Rome, l'après-midi du mardi 28 février, avec la rapidité de l'éclair.

On crut d'abord qu'il s'agissait d'un refroidissement, ayant forme rhumatismale, que le Saint-Père aurait pris la veille en se promenant dans ses jardins du Vatican. L'anxiété redoubla le lendemain lorsque les journaux parlèrent d'une opération chirurgicale, à laquelle avait dû se soumettre Léon XIII. De sa nature, l'opération n'était pas, à vrai dire, dangereuse, chez un homme dans la force de l'âge; elle le devenait chez un vieillard de quatre-vingt-dix ans.

Depuis plus de vingt ans, Léon XIII était affecté d'une tumeur ou kyste hémattique au flanc gauche. A la suite de l'indisposition prise au jardin et aussi de la fatigue occasionnée par les longues audiences de la veille, ce kyste s'était subitement enflammé et causait une vive douleur au malade. Le D<sup>r</sup> Lapponi, médecin ordinaire de Léon XIII, demanda qu'un de ses confrères fût appelé pour une consultation. Le pape désigna le D<sup>r</sup> Mazzoni, chirurgien, qui avait déjà eu occasion de le soigner. L'opération jugée nécessaire fut fixée au lendemain matin.

Le matin du jeudi, à 9 heures, les deux docteurs se trouvant présents, l'auguste malade, aidé de son fidèle valet de chambre Pio Centra, se leva de sa couche et alla se placer sur un autre lit préparé pour l'opération. Préalablement, le Saint-Père avait reçu le cardinal Rampolla auquel il donna quelques instructions, puis les camériers secrets participants, M<sup>rs</sup> Merry del Val et de Croy. Sur son désir, le secrétaire particulier de Sa Sainteté, M<sup>r</sup> Angeli, fut mandé et pria de célébrer la messe dans la chapelle privée attenante à l'appartement pontifical.

A l'exception de son serviteur, personne ne fut admis à assister à l'opération. A 9 h. 1/2, les D<sup>r</sup> Lapponi et Mazzoni se trouvaient prêts. Ils proposèrent d'abord au patient de le chloroformer, le pape s'y refusa catégoriquement. Du reste, en rai-

son du grand âge du pape, les docteurs jugèrent que c'était peut-être mieux ainsi et ils se bornèrent à anesthésier le point à opérer.

L'extirpation de la tumeur exigea près d'une demi-heure; le kyste retiré avait la grosseur d'une orange. Durant l'opération, l'illustre patient jeta quelques cris, mais ne fit aucun mouvement. Terminée, il demanda à voir son compagnon de plus de vingt ans; telle fut son expression.

Naturellement toute la journée, il y eut un va-et-vient considérable de cardinaux, de diplomates, de personnages de toutes qualités, romains et étrangers, qui se rendaient au Vatican demander des nouvelles du pontife. Tous avaient appris l'opération seulement à l'apparition du premier bulletin du matin: la chose avait été tenue absolument secrète.

Le lendemain, les deux D<sup>r</sup> Lapponi et Mazzoni se trouvèrent ensemble à 9 heures devant le lit de l'illustre vieillard. Celui-ci dormait encore et les médecins durent le réveiller. En ouvrant les yeux, le pape vit devant lui les deux docteurs et leur sourit avec un air de reconnaissance.

— Saint-Père, dirent-ils, il serait nécessaire d'examiner la blessure.

— Ne me faites pas trop mal, je vous prie, dit Léon XIII en s'adressant à M. Mazzoni, l'opérateur, et guérissez-moi en deux jours.

— Que votre Sainteté se tranquillise: non seulement je ne lui ferai pas beaucoup de mal, mais aucun mal. Quant à vous guérir en deux jours, ce serait mon désir. Seulement il appartient au pape de faire des miracles, non aux médecins.

— Me voici prêt, dit le pape, souriant de nouveau.

L'appareil enlevé, les docteurs virent que la plaie était en bonne voie de cicatrisation. A la visite de l'après-midi, se trouvèrent présents les deux neveux de Léon XIII, les comtes Camille et Richard Pecci. L'entretien se prolongeant, il y eut un moment d'inquiétude dans les antichambres. Heureusement, à leur sortie de la chambre du malade, les docteurs purent rassurer tout le monde.

Le soir, le Saint-Père était d'excellente humeur, plus que jamais, et disait au docteur Lapponi qu'il se sentait parfaitement bien.

Enfin, à partir de samedi matin, on pouvait considérer Léon XIII comme guéri.

Nos dessins donnent une vue de la salle de la Garde palatine, où l'on va prendre des nouvelles auprès de M<sup>r</sup> de Croy, de famille princière belge. Là, sur un registre, vont s'inscrire les visiteurs. Plusieurs ont fait précéder leur signature de vœux et de souhaits, de mots filialement affectueux exprimant leur profonde vénération pour le Saint-Père. L'autre vue montre l'antichambre du *maschio di casa*, qui donne sur la cour de Saint-Damase et en bas du grand escalier qui conduit aux appartements du pape. A gauche, appendus à la bibliothèque, se voient deux cadres bordés de noir et renfermant les bulletins des médecins.

Pour terminer, un mot sur les docteurs qui ont soigné Léon XIII.

Le docteur Lapponi est encore jeune. Sorti, il y a quelques années, de l'Université de Bologne, il commençait assez péniblement sa carrière, quand, tout à coup, il fut appelé à Rome, pour servir de médecin assistant au docteur Ceccarelli, son prédécesseur auprès de Léon XIII. A la mort de l'ancien médecin du pontife, M. Lapponi prit sa place, et l'on peut dire qu'il s'occupe constamment de la santé de son auguste client. Habituellement, le docteur fait une visite par semaine; s'il se présente quelque dérangement dans la santé du Saint-Père, alors il est pour ainsi dire à demeure au Vatican.

M. Gaetano Mazzoni, qui a extirpé le kyste, est encore plus jeune que son confrère Lapponi. Son nom déjà très honorablement connu, va devenir historique, à la suite de l'opération faite à Léon XIII.

P. ZIEGLER.



Villa du bois de Boulogne, à Alger, habitation de la reine de Madagascar. — Phot. Marcel Beau. — (Voir l'article, page 164.)





## NOS GRAVURES

## LA VILLA DE RANAVALO A ALGER

La reine de Madagascar, internée en Algérie, aura pour habitation une villa à Mustapha Supérieur, tout près de l'endroit où est mort son premier mari. Nous donnons une vue d'ensemble de cette villa.

## LE « TISMAH »

Depuis que le czar proclama le prince de Monténégro son unique ami, le pays des Montagnes-Noires est considéré comme l'avant-garde de la Russie, appelé à jouer un rôle prépondérant dans les événements futurs dont les Balkans seront le théâtre.

C'est sans doute parce que le prince Nicolas est le favori de notre allié que le sultan vient de lui offrir en cadeau un yacht. Parti récemment pour les eaux de l'Adriatique, ce yacht portera le prince lors de sa prochaine visite à Constantinople.

Le fait le plus intéressant, c'est que juste au moment où les chantiers de l'Europe luttent pour l'obtention des travaux de réorganisation de la flotte ottomane, décidée dernièrement, un architecte et des ouvriers turcs ont, à eux seuls, construit ce yacht magnifique d'après les règles de l'art, en quelques mois; cela donnera à penser aux industriels qui cherchent les affaires lucratives de ce genre. Le bateau a une longueur de 120 pieds anglais, une largeur de 18, une profondeur de 11 et une ligne d'eau de 6 1/2. Avec un tonnage de 200, il file 14 lieues à l'heure; l'électricité y est employée pour le mouvement des machines et la lumière; l'intérieur du yacht avec cabines, salons, etc., calculé pour 12 officiers et 25 hommes d'équipage, est aménagé très luxueusement.

## ALBERT BATAILLE

Albert Bataille, qui vient de mourir subitement, à l'âge de quarante-trois ans, était un des membres les plus distingués de la presse parisienne.

Venu de Blois, sa ville natale, il n'avait qu'une vingtaine d'années lorsqu'il prit au *Figaro*, comme chroniqueur judiciaire, la succession de M. Fernand de Rodays, dont il avait été d'abord secrétaire. C'est dans la maison de ses débuts qu'il devait faire toute sa carrière, se consacrant à une spécialité où il n'avait pas tardé à acquérir une légitime réputation par la clarté exactitude de ses comptes rendus et le vif relief de ses croquis d'audience. Sa « manière » était à la fois brillante et solide; aussi, ses chroniques du Palais, réunies annuellement en volume, sous le titre de *Causes criminelles et mondaines*, forment-elles une collection aussi intéressante à lire qu'utile à consulter.

Très laborieux, très actif, notre confrère avait voulu compléter son bagage par l'étude du droit et, sa licence obtenue, il s'était fait inscrire au barreau, sans abandonner sa plume de journaliste. Il avait contribué à fonder l'Association professionnelle de la presse judiciaire, dont il

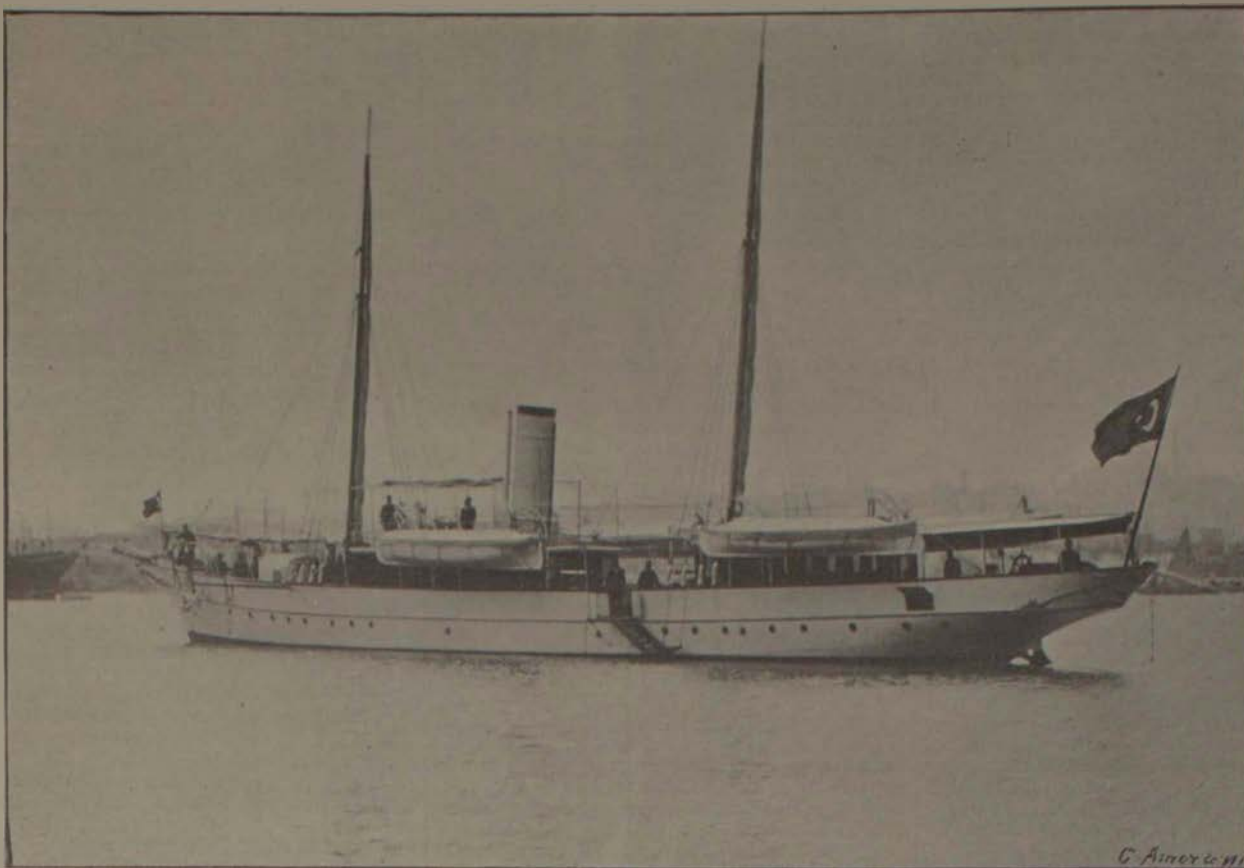


(Phot. A. Capello.)

fut président. Albert Bataille était chevalier de la Légion d'honneur.

## LE GÉNÉRAL MIQUEL DE RIU

Le général de brigade Miquel de Riu, commandeur de la Légion d'honneur, vient



Le « Tismah ». — (Phot. Gunsbourg.)

de mourir à Perpignan, qu'il habitait depuis 1880, époque où il avait pris sa retraite, après une longue carrière marquée par de brillants états de service. Mais pour ce vaillant officier, un repos bien gagné n'impliquait pas l'oisiveté intellectuelle et il utilisait sa compétence dans



(Phot. Menozzi.)

les questions militaires sous la forme d'une collaboration active à diverses publications.

## THÉÂTRE ET MUSIQUE

Le *Vieux Marcheur* de M. Henri Lavedan triomphe bruyamment aux Variétés; il aura le succès du *Nouveau Jeu*. Ce n'est d'ailleurs que le second chapitre de cette étude de mœurs ultra-contemporaines. La bonne humeur de l'écrivain, qui n'est pas épuisée pour si peu, nous promet d'autres chapitres encore; s'ils sont aussi amusants que celui-ci, nous n'aurons pas le courage de récriminer contre l'extrême liberté dont il en use envers la décence; nous ne protesterons même pas au nom des « institutions que la France s'est données » et qui sont traitées, dans la personne de leurs fonctionnaires, avec un manque de respect absolu. Le « *Vieux Marcheur* » n'est pas, comme on pourrait le croire, ce type connu de bourgeois que la possibilité d'abattre ses trois kilomètres avant déjeuner rend tout fier. C'est le pèlerin, hors d'âge, du voyage à Cythère. Autrefois, on l'eût appelé « vieux Céladon », mais le mot est trop galant pour notre époque.

Brasseur, Guy et Courtès, M<sup>me</sup> Granier et Lender sont la gaieté de cette pièce

folle, d'ailleurs admirablement présentée.

Dans la nouvelle pièce du Palais-Royal, la *Poire*, trois actes de M. Louis Artus, il y a de très bonnes choses: le public, par son attitude de public qui s'amuse, témoigne en faveur de l'auteur. Ces bonnes choses, on l'a reconnu, ne sont pas d'un atticisme achevé, mais cela n'est pas pour effaroucher les spectateurs. Nous sommes tellement habitués maintenant à voir de jolies femmes se déshabiller en scène, qu'une seule question se pose à chaque exhibition nouvelle: jusqu'où va-t-on aller cette fois-ci? Il sera difficile d'aller beaucoup plus loin que dans la *Poire*.

Raymond, Galipaux, Francès et Matrat; M<sup>me</sup> Grimault, Bordo et Dallet, jouent avec beaucoup d'entrain ce lesté vaudeville.

L'Ambigu nous a donné le *Coupable*, drame en 4 actes, tiré d'un roman de M. F. Coppée par M. Jules de Marhold. La pièce est bien faite, correctement écrite, mais elle manque de mouvement et surtout de gaieté. Peu d'action et beaucoup trop de monologues: c'est le contraire qu'il faudrait, surtout dans cette triste histoire d'enfant naturel que l'abandon de tous conduit au crime.

En attendant la nouvelle pièce de M. Richopin, l'Odéon a repris le *Roman d'un jeune homme pauvre*, d'Octave Feuillet; bien vieux, ce roman, mais il fait toujours plaisir. Au Gymnase, l'amusante comédie de MM. Moinaux et A. Bisson, *un Conseil judiciaire*, reprise par l'élite de la troupe, n'a rien perdu de ses vertus exhalantes.

La réouverture de la Renaissance, métamorphosée en théâtre lyrique, s'est faite dans les meilleures conditions. La reprise de *l'Enfant prodigue*, de MM. Michel Carré et Wormser, y a obtenu un grand succès. Cette pantomime est toujours admirablement interprétée par M<sup>me</sup> Felicia Mallet, et fort bien par M<sup>me</sup> Magnier, Diéterle et M. Duquesne.

*Dalila*, d'Octave Feuillet, reprise par M<sup>me</sup> Sarah-Bernhardt à son théâtre a semblé quelque peu démodée, mais l'éminente comédienne n'en a pas moins obtenu un grand succès personnel.

A. DE L.

ACADÉMIE NATIONALE DE MUSIQUE :  
*Guillaume Tell* (reprise).

L'Opéra nous a rendu *Guillaume Tell* dont les décors avaient été détruits lors de l'incendie des magasins de la rue Richer, et nous l'a même rendu de façon fort digne. L'orchestre, sous la direction de M. Paul Vidal et les chœurs de M. Claudius Blanc ont été simplement superbes (une fois n'est pas coutume!), et l'inter-

prétation vocale est, en majeure partie, remarquable.

A M. Renaud, impeccable chanteur et acteur de si belle tenue, on souhaiterait bien un peu plus d'ampleur dans les notes graves de sa très belle voix, mais le rôle de Guillaume n'est pas écrit pour un vrai baryton. M. Altre a étonné tout le monde: il nous a donné un Arnold à la voix très suffisante comme volume, de timbre généreux, facile, sûre et souvent émue, son succès a été très grand et bien mérité; nos compliments iront encore à M<sup>me</sup> Bosman (quelle jolie qualité de voix!) à M<sup>me</sup> Agussol et Flahaut, à MM. Gresse et Delpouget, et nous n'oublions pas le ballet M<sup>me</sup> Lobstein, Désiré, Zambelli et Sandrini. Les décors sont de vraies toiles de maîtres, les costumes sont frais et soignés; nous n'avons donc qu'à remercier les directeurs de l'Opéra d'avoir remis au répertoire le chef-d'œuvre de Rossini.

Mon Dieu, oui, messieurs des fauteuils, un chef-d'œuvre! A vos mines embarrassées, à vos bravos hésitants, nous avons bien vu que vous vous demandiez si le haut renom de dilettantisme compétent que vous croyez avoir conquis en vous proclamant wagnériens (c'était de bon ton!) vous permettait d'admirer une œuvre italienne! Eh! bien, allez-y hardiment, ne boudez pas contre votre plaisir, applaudissez sans crainte cette musique qui vous plaît et affirmez que l'auteur du *Barbier* et de *Guillaume Tell* est un génie, de race et de tempérament différents, mais un génie tout comme l'auteur des *Maitres-Chanteurs* et de la *Walkyrie*; vous pouvez admirer Rossini à côté de Wagner, et Gluck et Mozart à côté de Bellini, car c'est aussi une superbe chose que la *Norma*, ne vous en déplaise!

## NOTRE SUPPLÉMENT MUSICAL

Pour faire suite à la *Valse fin de siècle* de Charles Lecocq, que contenait notre précédent supplément, nous publions aujourd'hui une polka entraînante et bien rythmée: *Petite Folle*, par Edouard Massy; nous espérons avoir ainsi donné satisfaction aux nombreux amateurs de danse, au moment des fêtes du Carnaval.

M. Esteban Marti, dont nous publions ensuite une œuvre inédite et spécialement composée pour nous, est trop avantageusement connu pour que nous ayons à le présenter. *Madrilgal moderne*, sur une fine poésie de Charles Quinel, aura le succès de *Tes yeux*, la mélodie devenue populaire et qui a paru dans un de nos suppléments de l'année dernière.

**FÉDIT-COMPRIMÉS**  
**A** NÉMIE-CHLOROSE  
 GUÉRIES PAR  
**HÉMOPHOSPHORINE**  
 COMPRIMÉE  
**C** ONSTIPATION  
 GUÉRIE PAR  
**BONBONS LAXATIFS**  
 DE VICHY

**FÉDIT-COMPRIMÉS**  
 ÉCONOMIQUES et COMMODES  
 PAR

- 1° Suppression des médicaments liquides
- 2° Volume réduit: forme d'une lentille
- 3° Dosage mécanique rigoureux
- 4° Solubilité instantanée
- 5° Conservation parfaite
- 6° Erreur évitée par coloration spéciale des produits toxiques

59<sup>bis</sup>, rue Pigalle. — PARIS.

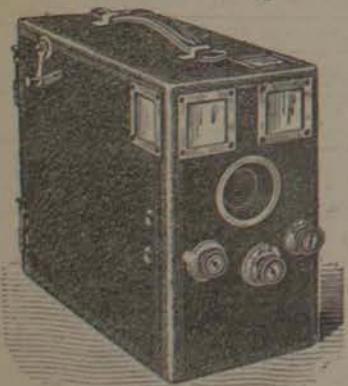
# OFFICE CENTRAL DE PHOTOGRAPHIE

Téléphone : 703-38  
 Télégraphe : FARFADET-PARIS

P. CHAUX et C<sup>ie</sup> 47, rue de Rennes. 47, rue Bonaparte PARIS

Catalogue gratuit  
 Renseignements immédiats

## LES DÉTECTIVES FRANÇAISES



Maison universellement réputée pour vendre le Meilleur Marché du Monde.

## NOUVEAUX APPAREILS PHOTOGRAPHIQUES

Gainés en chèvre Fine — Légers & réduits  
 Objectifs excellents — Mécanisme simple et indéfectible

### Les Détectives françaises

Le soin de ne livrer que des articles du plus haut choix aux prix les plus réduits a créé à l'OFFICE CENTRAL de PHOTOGRAPHIE une réputation universelle.

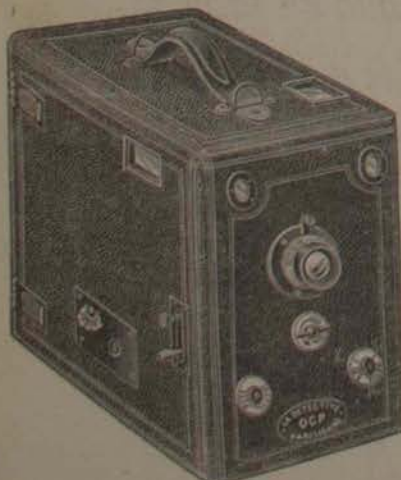
Modèles à viseurs chambre noire, diaphragmes tournants, Obturateur toujours armé à vitesse unique

N° 101	Format 4 1/2 x 6 à magasin de 6 plaques	13 fr. 50
102	— 4 x 6 — 12 —	21 fr. 50
103	— 6 1/2 x 9 — 6 —	18 fr. 75
104	— 6 1/2 x 9 — 12 —	24 fr. 50
105	— 9 x 12 — 6 —	22 fr. 50
106	— 9 x 12 — 12 —	30 fr. 50
107	— 13 x 18 — 6 —	60 fr. 50
110	— Stéréoscopique 9 x 18 6 —	55 fr. 50

Modèles à viseurs clairs, diaph. Iris, obtur. toujours armé à vit. variables

N° 103 bis	Format 6 1/2 x 9 à magasin de 6 plaques	25 fr. 50
104 bis	— 6 1/2 x 9 — 12 —	30 fr. 50
105 bis	— 9 x 12 — 6 —	20 fr. 50
106 bis	— 9 x 12 — 12 —	30 fr. 50
108	— 6 1/2 x 9 — 12 plaques et mise au point	42 fr. 50
109	— 9 x 12 — 12 plaques facultat. jusq. 1°	42 fr. 50
109 bis	Même modèle que le 109 mais possédant en plus un dispositif pour employer à volonté les plaques de verre ou la pellicule, en bobines se chargeant en plein jour	60 fr. 50
111	Modèle extra complet 9 x 12, à 12 plaq., objectif rectiligne à Iris	57 fr. 50

## LES DÉTECTIVES PARISIENNES



## LES DÉTECTIVES PARISIENNES

Ces magnifiques appareils représentent la série supérieure de la fabrication dont les modèles ci-dessus sont la série courante. Tous leurs organes ont été l'objet d'études particulières destinées à les amener à la plus grande perfection. Nous signalerons particulièrement le modèle D dont l'objectif Aplanétique Clairin est de qualité hors ligne.

Modèle B. Pour 12 plaques 9 x 12. Obtur. toujours armé à vitesses var. 60  
 M. au p. var. Obj. apochromatique Clairin.  
 Sacs en pégamoid permettant d'opérer sans retirer l'appareil. 10 fr.

Modèle D. Pour 12 plaques 9 x 12. Obtur. au doigt et à la poire. 100  
 Objectif Aplanétique Clairin.



## LES DÉMONS

Extraordinaires  
 appareils instantanés

Le DÉMON est entièrement construit en métal.  
 Le DÉMON donne de ravissantes epr. 5 x 5 rondes.  
 Le DÉMON possède un excellent obj. achromatique.  
 Le DÉMON possède un obturateur indéfectible.  
 Le DÉMON possède une mise au point variable.  
 Le DÉMON emporte un nombre illimité de plaques.  
 Le DÉMON est une invraisemblable curiosité.  
 Le DÉMON charge avec pl. et pap. vaut seulement :



VENTE NET AU COMPTANT — VENTE PAR MENSUALITÉS — Notice de ce dernier service franco.

— CES PRIX S'ENTENDENT FRANCO DE TOUS FRAIS DANS LE MONDE ENTIER —

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Neuvième vente Beurdeley. OBJETS D'ART ET D'AMUBLEMENT... M. P. Chevallier, com. pr. MM. Maabeim, experts.

280m. TERRAIN à vendre, près quai d'Orsay. Facilités aux constructeurs.

TERRAINS à Passy, r. Desbordes-Valmore, 24, r. Nicol, 54, C. n. 980 et 575. M. à p. 145.000 et 85.000 fr.

HOTEL au jardin de 45m68, à Paris, villa Molitor, 7, r. Molitor, 9. Litr. loc. M. à p. 25.000 fr.

HOTEL avec jardin NEUILLY Villa Sainte-Foy, 6. Adj. le 27 mars 1899, 2 heures. Etude M. Brault, not.

PROP. R. ST-SAUVEUR 71-73, C. n. 1.000 m. R. br. à Paris. R. Mandar, 8. C. n. 240 m. Rev. br. 11.005 fr.

MAISON R. ST-JACQUES 257. Rev. br. 4.370 fr. à Paris. M. à p. 50.000 fr. Adj. s. l. ench., ch. n., 21 mars 99.

MAISON D'ANGLE r. Ordener, 66, et rue Baudouin, 1. C. n. 140 m. Rev. 5.075 fr. M. à p. 50.000 fr.

Paris-Belleville, rue des Bois, 32. En 2 lots. PROPRIETE M. à p. 34.000 et 22.000 fr.

VENTE au Palais de Justice à Paris, le 16 mars 1899, à 2 heures. MAISON A PARIS rue Lacondamine, 33.

MAISON rue du Château, 27. C. n. 419 mètres. Revenu 6.195 fr. M. à p. 50.000 fr.

Vente sur surenchère du sixième au Palais de Justice à Paris, le jeudi 23 mars 1899, à 2 heures.

PROPRIETE A PARIS RUE CHAUVELOT 13. Cont. 415 mètres env. Mise à prix : 87.559 fr.

VENTE au Palais de Justice, à Paris, le 11 mars 99, à 2 heures. MAISON à Pa. MICHEL-LE-COMTE, 34

Vente au Palais, le 25 mars 1899, à 2 heures. MAISON RUE LACONDAMINE, 112

MAISON CITÉ DUPONT r. Saint-Maur-Popin à Paris. C. n. 211 mèt. Rev. br. 4.570 fr.

Vente au Palais, le 16 mars 1899, à 2 heures. PROPRIETE A PARIS boulevard Bessières, 27

VENTE au Palais de Justice, à Paris, le 18 mars 1899, à 2 heures. D'UNE GRANDE PROPRIETE à USAGE D'USINE

Vente au Palais, le 18 mars 1899, à 2 heures. MAISON A ASNIERES Grande-Rue, 54.

ETUDE de M. Nansot, avoué à Versailles, rue des Réservoirs, 19. VENTE SUR LICITATION au Palais de Justice de Versailles, le jeudi 23 mars 1899, à midi.

Vente au Palais à Paris, le 30 mars 1899, à 2 heures DEUX VILLAS A PAU (Basses-Pyrénées), Côte du Lycée, Côte de Bizanos, et avenue de la Gare.

A ven. DOMAINE DE LA RIVIERE comm. dre le Moulin-le-Carbonnel, à 8 kilomètres d'Alençon.

FORÊT d'Arrans près Bois Canot, commune de Montbard. Bois Montbard. C. n. 450 hect. env.

FONTAINEBLEAU Joli petit hôtel avec écuries, remises, communs parc de 4.318 m. sis à Fontainebleau, Grande-Rue, 199.

Etude de M. Nansot, avoué à Versailles, rue des Réservoirs, 19. VENTE sur publications volontaires, au Palais d Justice de Versailles, le jeudi 16 mars 1899, à midi.

D'UNE GRANDE PROPRIETE sis à Versailles, rue Berthier, 11 bis. Mise à prix : 75.000 francs.

ST-CLAIR-SUR-EPTE (S.-et-Oise), lig. Gisors-Verdon, 2 h. 1/2 de Paris. MAISON DE CAMPAGNE à vendre, jardin, pré, bois, pêche.

Vente au Palais, le 22 mars 1899, à 2 heures. PROPRIETE A CHAMPROSAY (Seine-et-Oise), C. n. 5 hect. 46 a. env. M. à p. 110.000 fr.

RACAHOUIT des Arabes DELANGRENIER. Le meilleur aliment des Enfants. 19, rue des Saints-Pères, Paris. Image of a baby in a carriage.

CARBURE de CALCIUM BERTOLUS, Ingr. Electricien ACETYLENE ST-ETIENNE. POUDRE ROCHER LAXATIVE DEPURATIVE ANTI-BILIEUSE

La plus jolie Valse ? J. KLEIN : FRAISES AU CHAMPAGNE. Rhum St-James. GRAINE DE LIN TARIN. ROYAL HOUBIGANT

AUX TROIS QUARTIERS Boulevard de la Madeleine Lundi 13 Mars MISE EN VENTE DES NOUVEAUTÉS D'ÉTÉ

Table listing various clothing items and their prices: Faille noire, Pungée du Japon, Taffetas noir, Louisine, Taffetas régence, Armures, Simili soie, Damiers, Sablé tailleur, Costumes disposés, Costumes brodés, Costume tailleur, Drap jaspé, Le Louis XV, Robe réclame, Robes tailleur, Pacha, Organdis, Toile bretonne, Costumes disposés, Costumes mi-confectionnés, Guipure Irlande, Costume, Jaquette, Corsages, Peignoirs, Jupons, La culotte, Chapeaux, Ombrelles, Bas, Gants, Stores, Brise-bise, Chemin de table, Fonds d'assiettes.

F. MILLOT, Paris BOULV. SÉBASTOPOL, 98 — CH. D'ANTIN, 38.

EAU DE COLOGNE PRIMIALE

Toilette, Ablutions, Hygiène SE TROUVE PARTOUT

— Rendez-vous devant chez Millot... Vous savez, à l'Eau de Cologne Primiale. Merci bien pour être vue de tout Paris!

— Hier, il était question de toi dans le Journal... Les amateurs de l'Eau de Cologne Primiale se comptent par milliers. Tu es du nombre!

— Autrefois, on reconnaissait une femme à son parfum... Maintenant, toutes ont adopté l'Eau de Cologne Primiale de Millot!

— J'avais parlé avec mon mari de rester un jour sans parler et voilà que dès le matin en m'habillant, je dis: Ah! quel parfum, cette Eau de Cologne Primiale de Millot.



# Le Vin Désiles

(Formule du Docteur A. C., Ex-Médecin de Marine)

## Cordial Régénérateur

PRIX DU FLACON : 5 FRANCS (franco à domicile). — DÉPÔT : 18, Rue des Arts, LEVALLOIS-PERRET (Seine).  
Exiger : Formule du Docteur A. C., Ex-Médecin de Marine.

Il tonifie les poumons, régularise les battements du cœur, active le travail de la digestion.  
L'homme débilité y puise la force, la vigueur et la santé. L'homme qui dépense beaucoup d'activité, l'entretient par l'usage régulier de ce cordial, efficace dans tous les cas, éminemment digestif et fortifiant et agréable au goût comme une liqueur de table.

**COMPOSITION**

QUINQUINA  
COCA  
KOLA  
CACAO  
PHOSPHATE DE CHAUX  
SOLUTION IODO-TANNIQUE  
Excipient **SPECIAL DESILES**

LE RÊVE, par Henriot.



... Fatigué d'une longue journée de pouvoir, il dort dans les draps Elyséens et il rêve...

... Voilà l'air frais du matin... la jolie route qui mène à Marsanne... hue, cocotte! Voici les peupliers, et là-bas, la métairie, la « Terrasse ».

— Bonjour, m'man!  
— Bonjour, moun petit...  
— Toujours vaillante, maman?

— Les porcs, ça va bien, moussu Loubette, mais le viau... il y a le viau qui ne va pas...

— Eh! ben... et les poules?  
— Les poules? 70 œufs à la coque ce matin...



... La grande cheminée où flambe le bon feu d'octobre... retour de la chasse avec les voisins de Tarascon... et pif!... paff! récits de guerre...

— A toi, Marius... un lapin!  
— Tè... Loubette... ze le vois bien... ça n'est pas un lion...  
Il rêve ainsi...

— Hein?... quoi?  
— Je suis désolé d'avoir l'honneur de réveiller M. le Président de la République... il y a encore un drame dans une caserne...

(On entend la voix de M. Dupuy.)  
— Entrez donc... entrez donc, mon cher Dupuy... j'avais oublié que j'étais Président de la République.

La Maison **E. VORMUS**, 5, rue Cambon, Paris.  
TELEPH. 250.44 (Maison de Confiance, 8<sup>e</sup> année)

## PRÊTE CAPITAUX

DES depuis 3'50% d'intérêts, à Paris et Province sur IMMEUBLES jusqu'aux 3 quarts de leur valeur

## NUES-PROPRIÉTÉS

(Titres de Rente, Actions ou Obligations dont une autre personne a la jouissance jusqu'à son décès) sans le concours et à l'insu de l'usufruitier; sur **TITRES NOMINATIFS** déposés chez un notaire ou une autre personne et à son insu pendant la durée du prêt, sur **TITRES** grevés de **RESTITUTION** ou frappés de **RETOUR**; sur **SUCCESSIONS** et **BIENS INDIVIS** sans le concours des co-héritiers, sur **Usufruits, Rentes viagères, Créances hypothécaires**, etc. Aucuns frais avant solution ni indemnité en cas de non réussite. **Avances immédiates. Discretion absolue**

## NOUVEAU BANDAGE MEYRIGNAC

Bandage avec lequel on peut garantir la contention des **HERNIES**, quel'qu'en soit leur volume ou ancienneté. — Par la pression constante exercée sur la Hernie, elle disparaît rapidement. — Il se porte sans gêne, supprime le ressort du dos et le soulage. Ordonné dans les Hôpitaux pour cas difficiles. 5 médailles d'or, croix et palme de mérite. Catalogue sur demande. **Meyrignac, fabricant, 229, rue Saint-Bonoré, PARIS**

## LE MEILLEUR, LE PLUS VITE LE TRICYCLE « CRÉANCHE »

FABRIQUÉ PAR **PH. MAROT, GARDON & C<sup>IE</sup>**

## LA REINE DES VOITURETTES

La plus pratique, la plus élégante  
La Voiturette **MAROT-GARDON**  
Moteur de 3 chevaux effectifs

**PH. MAROT, GARDON & C<sup>IE</sup>**  
33, rue Brunel, 33 — PARIS

## CHOCOLAT PIHAN

**THES PIHAN** BAPTÊMES BONBONS CHOCOLATS PIHAN

## EAU FIGARO

**STELLA** JUMELLES PHOTOGRAPHIQUES H. ROUSSEL 10, Rue Villedrouin, 10, PARIS.

CHRONOPHOTOGRAPHE 1899  
PAS DE CONCURRENCE POSSIBLE  
Envoi Franco de la NOTICE sur Demande  
**L. GAUMONT & Co**  
57, RUE ST ROCH, PARIS.

## FROID & GLACE

COMPAGNIE INDUSTRIELLE  
Des procédés **RAOUL PICTET**  
16, rue de Grammont, 16, PARIS  
APPAREILS A PRODUIRE  
**LE FROID ET LA GLACE**  
Production garantie même dans les pays les plus chauds  
Envoi franco du Catalogue

## OBESITE

Traité avec succès depuis 30 ans PAR LES

### PILULES DE RÉDUCTION DE MARIENBAD

PRIX Franco poste 5 francs.

**SCHINDLER-BARNAY** Conseiller Impérial  
Du Docteur

Elles ont en outre la plus grande efficacité contre la Constipation et purgent doucement et sans coliques.

## DÉSINFECTION A DOMICILE par l'Aldéhyde-formique pur BRULEURS « GUASCO » B<sup>M</sup> S. G. D. G.

16, rue de la Sorbonne, Paris. — Télép. 807-30.

## SEULE TEINTURE INOFFENSIVE EN TOUTES NUANCES

Dépôt: 55, Rue de Rivoli, Paris. (Essai: 1'50).

## Compagnie Générale DE GINÉMATOGRAPHES PHONOGRAPHES & PELLICULES

Société anonyme au capital de UN MILLION DE FRANCS  
Anciens Établissements **PATHE Frères**,  
98, RUE DE RICHELIEU, 98, PARIS

COMMISSION EXPORTATION

**PHONOGRAPHES GRAPHOPHONES**  
Morceaux d'orchestre, chants, duos, solos, marches, morceaux de danses, discours, scènes comiques, etc.  
50,000 CYLINDRES-PHONOGRAMMES en Magasin  
Maison la plus importante d'Europe  
CATALOGUE FRANCO SUR DEMANDE  
GROS — DÉTAIL

## NE COUPEZ PLUS VOS CORS

GUÉRISSEZ-LES AVEC LE **CORICIDE RUSSE** 2 FR.

ON LE TROUVE PARTOUT ET PHARMACIE CENTRALE: 50 et 52, Palais MONTBISSON, et 47, Rue Lafayette, PARIS. Le Coricide Russe est une liqueur précieuse par son efficacité dans les racines des cors et les détruit. Les empâtres, onguents, etc., ne pressent les cors et augmentent la douleur sans aucun effet.

## LES MEILLEURES ET LES PLUS PERFECTIONNÉES



Vente Annuelle **900,000** MACHINES  
MAISON PRINCIPALE de VENTE: 94, B<sup>is</sup> Sébastopol, Paris.

## BOUGIE DE CLICHY

Médaille d'Or Exposition Universelle de Paris 1889.

## LE TRÈFLE INCARNAT DE L'ÉPIVER

PARFUM A LA MODE

## Chronomètres LIP

Or, Argent, Acier, Nickel depuis 33 francs

PRÉCISION GARANTIE par l'OBSERVATOIRE de la FABRIQUE

Dépositaires dans toute la France. Exiger le Bulletin de Réglage et la Marque "LIP" sur le cadran

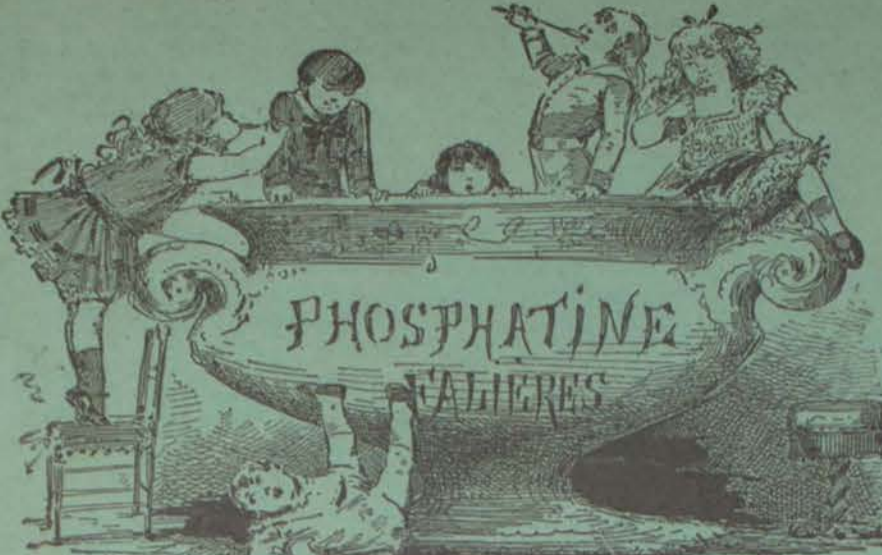
**DENTITION**  
**SIROP DELABARRE**  
51.50 SANS NARCOTIQUE (LE FLACON)



INSTRUCTIONS  
SIROP DELABARRE  
Soulagement des Enfants  
PAR DELABARRE

**Pour éviter les Contrefaçons**  
N'accepter que les Flacons portant :  
1° Les mots **Sirop Delabarre** sur le **Fond noir** de la **Brochure jaune** entourant l'étui (conformément au spécimen ci-dessus);  
2° Le **Timbre officiel** sur l'**Étui du Flacon**.

FUMOUGE-ALBESPEYRES, 78, Faub<sup>s</sup> Saint-Denis, PARIS.



**PHOSPHATINE FALIERES**

La "PHOSPHATINE FALIERES" est l'aliment le plus agréable et le plus recommandé pour les enfants dès l'âge de 6 à 7 mois, surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance. Il facilite la dentition, assure la bonne formation des os.

Paris, 6, Avenue Victoria.

Le PURGATIF des FAMILLES  
**HUNYADI JÁNOS**  
LA MEILLEURE des EAUX PURGATIVES  
NATURELLES  
APPROUVÉE PAR L'ACADÉMIE DE MÉDECINE  
Réputation Universelle



**GRUBER & C<sup>IE</sup>** BRASSERIES à STRASBOURG et MELUN  
Maison à PARIS, 82-84, boul. Voltaire  
Bière en Fûts, Bout., 1/2 Bout. Livraison à domicile.

**ACETYLENE DERROY** Manuel et Renseignements pratiques  
de TOUTES les GAZOLÉES  
Fils Aliné, 75, J. du Théâtre, Paris

**GOUTTEUX, RHUMATISANTS, FLANGHE** PISTOIA PLANCHE  
Boîte n° 1 an 83, boîte d'essai 3'15. Franco.  
RHUMATISANTS, FLANGHE, Boul<sup>s</sup> Madelinus, 1, Marseille

ETABLISSEMENT de SAINT-GALMIER (Loire)  
**SOURCE BADOIT**  
La plus légère à l'estomac. — Déclarée d'intérêt public.

**MALADIES de POITRINE**  
GUÉRISON prompte et certaine par les  
Sirops d'Hypophosphate de Soude ou de Chaux  
du D<sup>r</sup> CHURCHILL  
Nombreuses attestations médicales  
Prix : 4 fr. LE FLACON, franco.  
Pharmacie SWANN, 12, Rue Castiglione, PARIS

**GOMENOL** Remède Souverain  
CONTRE :  
RHUMATISMES, TOUX, CATARRHES des BRONCHES  
du REIN, de la VESSIE, PLAIES, BRULURES, ABCÈS etc.,  
CHEZ TOUS LES PHARMACIENS et DROGUISTES. — Vente en Gros : 48, Rue des Petites-Écuries, PARIS.



**POINTS NOIRS DU VISAGE**  
L'EAU PASTOR, Efficace et Inoffensive, fait disparaître les Points noirs du Visage occasionnés par le Demodex, parasite contagieux qui rend la peau du visage tachetée, piquée et trouée.  
1/2 Flac. 3 fr., Flac. 5 fr. Notice explicative. 1 fr. en plus pour l'envoi P<sup>o</sup>. Pharmacie de la Tour, 66, Rue de la Pompe, Paris.



MANUFACTURE ROYALE  
DE PORCELAINES DE SAXE  
DÉPÔT A LA PAIX 34, AVENUE DE L'OPÉRA

**P. SORMANI**  
10, Rue Charlot, 10  
PARIS  
Grand Prix, Paris 1889  
TROUSSES et SACS de VOYAGE — ORFÈVRE de TOILETTE  
CATALOGUE ILLUSTRÉ FRANCO

Il est prouvé par A + B que Chute des Cheveux, Décoloration, Croûtes, Pellicules, Pelade, Démangeaisons, Maladies invétérées du cuir chevelu réputées incurables, disparaissent comme par enchantement sous l'influence de la merveilleuse **Pommade Philocôme veloutée** que son inventeur M. GRANDCLÉMENT, Pharmacien à Orgelet (Jura), expédie franco contre 2 francs mandat; ou 2 fr. 10 en timbres; 2 fr. 50 à l'étranger. — 20,000 attestations.

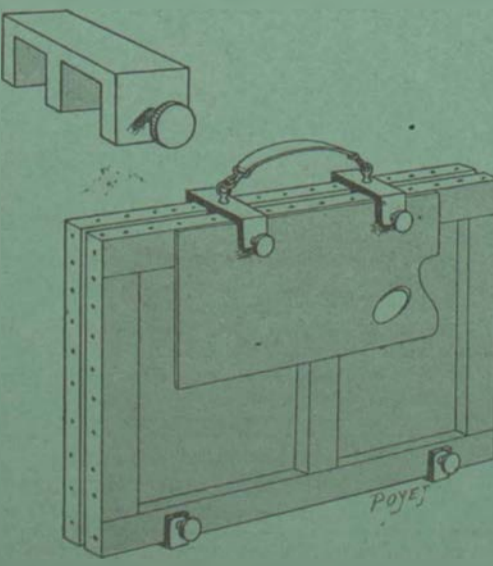
**CHOCOLAT**



**SUCHARD**  
LE GOUTER, C'EST L'ADOPTER  
ENTREPÔT GÉNÉRAL  
Paris, 41, rue des Francs-Bourgeois

**NOUVELLES INVENTIONS**  
Tous les articles publiés sous cette rubrique sont entièrement gratuits.

**MATÉRIEL D'ARTISTE SIMPLIFIÉ**  
L'année 1899 s'annonce comme devant être exceptionnellement belle; il y a longtemps que



L'appareil plié. — Détail du taquet.

la température n'avait été aussi douce et, bien avant le 20 mars, les marronniers vont bourgeonner.

ner. C'est une joie véritable pour tous ceux qui aiment la nature et déjà les peintres-paysagistes apprenent leur palette et se disposent à reprendre avec ardeur leurs travaux interrompus par la mauvaise saison.

Une invention qu'ils accueilleront assurément avec enthousiasme est celle du taquet-isoleur et porte-toiles Bourguin, destiné à remplacer les punaises à deux pointes qui percent les toiles, s'aplatissent et sont bientôt hors d'usage.

L'inventeur, professeur de dessin au lycée de Roanne, a, comme tout autre artiste, subi ces inconvénients et c'est pourquoi il a cherché à y remédier.

Son taquet, en bois et cuivre, à vis de pression et tenon isolant la surface des toiles, ne cause aucun dommage à la peinture; il se fixe instantanément et est inusable.

On peut y accrocher une courroie ou poignée pour le transport des toiles et y suspendre au besoin la palette. On supprime ainsi la boîte de couleurs de campagne, toujours encombrante et lourde, car brosses, tubes et flacons peuvent être facilement emportés dans une sacoche, ou même dans la poche.

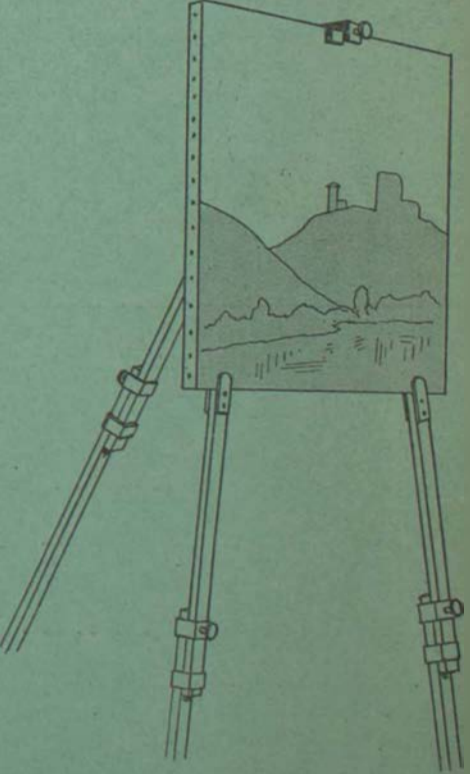
L'appareil de M. Bourguin constitue par conséquent un porte-panneaux absolument pratique, s'adaptant à toutes les toiles, quelle que soit leur grandeur.

Ce nouveau taquet sert de plus d'armature solide à des supports mobiles, à coulisse, s'inclinant à volonté, grâce à une charnière maintenue repliée dans le montant postérieur, à l'aide d'un petit arrêt.

L'artiste peut ainsi disposer d'un véritable chevalet, dont le montage est très rapide et la rigidité absolue.

Toutefois, pour les toiles de plus de 4 mètres, il est préférable de fixer deux taquets des deux côtés du châssis et d'y assujettir un quatrième montant.

L'appareil contenant quatre taquets et trois montants à coulisse, avec vis de cuivre, coûte 10 francs. On peut se le procurer chez l'inven-



L'appareil dressé.

teur M. Bourguin, 79, rue Nationale, à Roanne (Loire).

Pour toutes communications concernant les nouvelles inventions, écrire au service des Nouvelles Inventions, à l'Illustration, 13, rue Saint-Georges, Paris.

- MAISONS RECOMMANDÉES**
- AMEUBLEMENT D'ART. ROSSI ET F<sup>ils</sup> L. BONI 7, R<sup>ue</sup> Bonaparte
  - BAPTEMES BOITES JACQUIN ET F<sup>ils</sup> ET DRAGÉE 12, 104, FEUILLE, PARIS.
  - BAZAR D'ÉLECTRICITÉ 24, bd. Henri IV. App<sup>s</sup> électriques en tous genres. Cat. P<sup>o</sup>.
  - BILLARDS BANDES AMÉRICAINES CITOYEN 17, R<sup>ue</sup> Bonne-Nouvelle, PARIS.
  - BILLARDS BANDES AMÉRICAINES — PARIS BLANCHET-GUYON 23, R<sup>ue</sup> de Valenciennes.
  - BRULAND FAUTEUILS MALADES 14, rue Monsieur le Prince, PARIS
  - CHATEL-GUYON CONSTIPATION, OBESITÉ, DIARRHÉE, etc.
  - COMPTOIR PHOTOGRAPHIQUE TURBOT DÉVELOPPEMENT, RÉTOUR, etc.
  - DEUIL A ST-ROCH, 107, r. St-Honoré; Deuil complet et soigné en 12 h. Prix modérés.
  - FRAENKEL 28, Rue du Quatre-Septembre; Costumes Cyclistes 50, Avenue de la Grande-Armée.
  - IRIS DE FLORENCE VÉRITABLE, 24, rue des Lombards. Transféré : 29, rue Saint-Denis
  - L. P. CORSETS A LA COURONNE. L. P. APPAREILS PHOTOGRAPHIQUES 5, BOULEVARD DES CAPUCINES
  - PHOTO-OPERA Spécialité de Stores et toiles. MESNARD J<sup>nr</sup>, 154, bd St-Denis
  - THÈS C<sup>o</sup> ANGLAISE, place Vendôme, 23. Maison fondée en 1823. Demander le Catalogue.
  - VARICES Les meilleurs bas élastiques se trouvent Maison DRAPIER et FILS, 41, rue de Rivoli. — Catalogue franco. — Téléphone.
  - A LA VILLE DE BOMBAY FOURNITURES et CONFECTIONS 25, BOULEVARD DES CAPUCINES — PARIS
  - VEILLEUSES FRANÇAISES, JEUNET, inventeur. Fabrique à la Gare. EN VENTE PARTOUT

**VALS** SOURCE PRÉCIEUSE Foie, Diabète, Calculs Goutte, Gastralgie, Bile  
Très agréable au goût. Limpide. D'une digestibilité parfaite. — A boire pure.